





MAURICE,

OU

LA MAISON

DE NANTES.

MAURICE,

OU

LA MAISON DE NANTES.

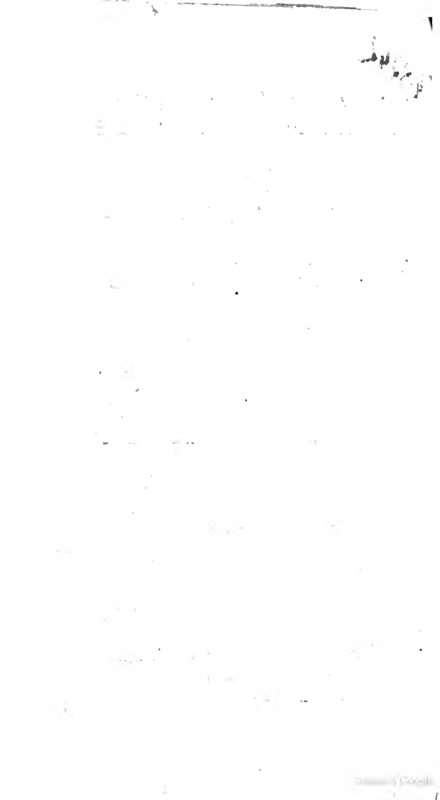
PAR J***. D***.

> S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.
> LA BRUYÈRE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
U, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 22;
ais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XIII. — 1805.



MAURICE,

OU

LA MAISON DE NANTES.

CHAPITRE XXIII.

Rencontre singulière.

La maison de campagne de M. de Kersan était située sur le milieu d'une colline, derrière laquelle s'étendait une vallée qui conduisait au bord de la mer. Elle n'avait guère qu'une lieue de longueur; mais elle offrait la perspective la plus sauvage et la plus pittoresque. Son terrain inculte et sablonneux, hérissé de roches, et cavé par des ravins que formaient les eaux qui se précipi-

taient de la montagne, présentait à l'imagination un tableau qui la frappait de terreur. Il n'offrait que des débris et les ravages du tems; des arbres déracinés et épars opposaient une digue naturelle au torrent qui se jetait dans la mer, et ses eaux, qu'elle grossissait, entraînaient tout ce qui se trouvait sur son passage. Un peu plus loin, et sur la droite de cette scène si agreste et si animée, un seul espace de quelques arpens avait été respecté. Sa monotonie imposante et silencieuse contrastait d'une manière frappante avec le mouvement et l'agitation que l'on remarquait autour de lui. Des pins, et d'autres arbres toujours verds, l'ombrageaient, et y entretenaient la fraîcheur. C'était dans cet endroit, si propre à nour-

rir sa tristesse et sa mélancolie, que Maurice dirigeait le plus habituellement ses promenades. Cet affreux désert n'offrait aucun vestige de pas humains, et cette remarque l'embellisait aux yeux de Maurice. Il se voyait seul dans la nature, et il lui semblait que ces rochers inaccessibles, en le séparant de ses semblables, le séparaient aussi des malheurs qui marchent toujours à leur suite. Un jour cependant, il crut apercevoir un homme qui se promenait à grands pas au milieu de ces ruines imposantes. Etonné d'un spectacle si nouveau pour lui, il chercha à s'en assurer; et cachant sa marche à l'aide du bois dans lequel il s'enfonça, il parvint à une hauteur qui dominait toute la plaine. Là, sa surprise redoubla : il vit ce

même homme au pied d'un rocher qui se trouvait au bord du torrent, appuyé sur un vieux tronc d'arbre, la tête penchée négligemment, et dans l'attitude et le maintien d'un sombre désespoir. Il l'observa fort long-tems, sans apercevoir en lui le moindre mouvement. La rêverie l'avait éteint en lui; le bruit continu de l'eau frappant son oreille et ses yeux, paraissait absorber toutes ses pensées; il ne sentait plus son existence. La douleur de Maurice n'altérait point sa sensibilité : elle fut émue par la vue d'un être malheureux; et le sentiment de compassion qu'il se sentait disposé à lui accorder, suspendit un moment celui de ses souffrances personnelles. Déjà même il songeait aux moyens qu'il pourrait employer

pour être utile à cet inconnu, lorsqu'il le vit s'éloigner de la place où il était resté si long-tems immobile, et retourner plusieurs fois la tête, comme pour exprimer le regret qu'il éprouvait d'abandonner le théâtre de sa longue et délicieuse rêverie. Le chemin qu'il suivit, était dans une direction opposée au bois d'où il avait été vu par Maurice, ensorte que celui-ci ne put réussir à se présenter sur son passage, comme il venait d'en former le projet. Le desir de retrouver cette occasion, le ramena le lendemain au même endroit. A peine y était-il arrivé, qu'il découvrit encore l'inconnu, dirigeant sa marche vers le rocher dont il s'était arraché la veille avec un si pénible effort. Cette circonstance

lui parut extraordinaire, et il résolut, à quelque prix que ce fût, de satisfaire la curiosité qu'elle lui inspirait. L'inégalité du terrain lui facilita le moyen de s'approcher sans avoir été remarqué. Il parvint jusqu'à une roche fort élevée, qui n'était qu'à cent pas de celle au pied de laquelle l'étranger était assis. Dès que Maurice fut à portée de le considérer de près, il devina la cause de son chagrin, et son intérêt redoubla par la conformité que cette remarque lui fit apercevoir entre sa position et celle de l'inconnu. Comment n'eût-il pas en effet reconnu l'amour à l'agitation qui se peignait sur tous les traits d'un homme dont l'âge annonçait qu'il ne pouvait encore connaître les tourmens du crime et des

remords. Il était dans la fleur de la jeunesse; son port était remarquable par sa noblesse; sa physionomie, douce et gracieuse, n'était altérée que par l'empreinte d'une profonde tristesse. Au bout d'un certain tems, Maurice observa que ses yeux, continuellement fixés sur le rocher, ne pouvaient s'en détacher. Il examina plus attentivement, et crut y distinguer des lettres, gravées sans doute de sa main. Impatient alors de voir tout ce mystère s'éclaircir, il s'avança jusqu'à la pointe du rocher derrière lequel il s'était tenu caché avec tant de précaution. Il lit un nom écrit en gros caractères. A cette vue, il se trouble, il croit se tromper; mais ce même nom s'offre à lui en vingt endroits différens. Il ne peut plus

en douter : c'est bien celui de Virginie : il jette un cri de surprise et d'effroi. L'inconnu se retourne, il aperçoit Maurice ; il voit que son secret est découvert ; la douleur lui arrache un gémissement, et il s'éloigne avec précipitation d'un lieu qui vient de perdre tous ses charmes à ses yeux, depuis qu'il est connu d'un autre homme. Le saisissement de Maurice avait été si grand dans le premier moment, que ses forces l'avaient presqu'abandonné. Le nom qui frappait ses regards, venait de réveiller en lui une foule de sentimens, sous le poids desquels son ame était comme oppressée. Il éprouva la cruelle atteinte de la jalousie ; ce fut à la vérité d'une manière si confuse et si rapide, qu'il put à peine en distinguer les ef-

fets. La réflexion qui suivit sa première impression, en adoucit l'amertume. Elle n'eut pas de peine à lui démontrer l'injustice d'un soupçon causé par une seule ressemblance de nom. Il se remit de son trouble après quelques instans, et ne conserva plus d'une émotion si forte, que le desir le plus vif de connaître les bizarres rapprochemens qui l'avaient causée. Il courut donc avec le plus grand empressement vers ce jeune homme; mais l'espace qui l'en séparait se trouva plus grand qu'il ne s'y était attendu. Le rocher à pic sur lequel il était, ne lui permettant pas de tenter une descente trop périlleuse, il fut obligé de parcourir un très-long circuit, avant d'arriver à l'endroit où il avait aperçu l'étranger.

Il avait disparu. Il l'appela, il se mit à sa poursuite; il monta sur les points les plus élevés, il ne put jamais le découvrir. Enfin, après beaucoup de courses et de tentatives, il se retira, désespéré de l eur inutilité. Il se flatta que le lendemain il serait plus heureux; mais il l'épia vainement une grande partie de la journée : il ne parut pas. Son attente fut également trompée les deux jours suivans, et il reconnut avec regret, que sa présence indiscrète éloignait pour toujours, l'étranger d'un lieu qui avait été jusque-là témoin et confident de ses peines. Cette idée le lui rendit odieux à lui-même, et dès ce moment, il perdit l'habitude de venir s'y livrer à ses rêveries.

Chaque jour voyait croître le desir

que Maurice éprouvait de retrouver son inconnu; mais il ne se présentait à son esprit aucun moyen de succès. Il visitait les lieux les plus solitaires; il parcourait les bois les plus retirés, et nulle part il ne le rencontrait. Enfin, il eut le bonheur d'acquérir des renseignemens, à l'aide desquels il se flatta que ses recherches ne seraient pas toujours aussi infructueuses.

Le désœuvrement, ou le besoin peut-être de faire quelque diversion aux tristes pensées qui le poursuivaient, le conduisit un matin dans la bibliothèque. Il s'approche d'une table sur laquelle étaient plusieurs livres. A côté, il remarque des tablettes qui semblaient avoir été oubliées; il les ouvre : elles contenaient différens passages ex-

traits des meilleurs ouvrages, et tous avaient quelque trait plus ou moins direct à l'amour; mais il fut sur-tout frappé de la romance suivante, et du nom qui la terminait.

ROMANCE.

Loin de moi, trompeuse espérance,
Ne viens plus séduire mon cœur;
Tu ne vaux pas la jouissance,
Tu vaux encor moins la douleur.
Plus que toi la mienne m'est chère,
N'éloigne pas son souvenir,
Et pour me laisser un plaisir,
Laisse-moi donc ma peine entière.

Oui, du chagrin qui me dévore,
Mon cœur se plait à se nourrir;
Pourquoi me disputer encore
Ce triste et douloureux plaisir.
Cruel espoir! je hais tes charmes,
Je hais ton pouvoir séducteur,
C'est pour augmenter mon malheur
Que par fois tu suspends mes larmes.

Pour obéir à ce que j'aime,
Il faut oublier mon amour,
Ici, dans ma douleur extrême,
Je l'ai juré cent fois par jour;
Mais l'espérer serait folie,
Se peut-il qu'à chaque moment,
Je me rappelle mon serment
Sans me rappeler Virginie.

La maison de M. de Kersan était abandonnée depuis long-tems, et tout prouvait à Maurice, que les notes qu'il venait de trouver, étaient récentes; quelques-unes des feuilles portaient la date du jour où elles avaient été écrites; et la dernière ne remontait qu'à une époque antérieure de trois semaines au plus, au moment présent. Il questionna le concierge, et les détails qu'il en apprit redoublèrent sa curiosité, plus qu'ils ne la satisfirent. Il sut que depuis plus de trois mois, un jeune

homme, dont l'habitation, suivant toute apparence, n'était pas éloignée, sans qu'on pût dire positivement où elle était, avait sollicité la permission de passer de tems en tems quelques heures dans la bibliothèque. Ses manières honnêtes et distinguées lui avaient seules servi de recommandation; car il déclara ne connaître ni M. de Kersan, ni aucun de ses voisins. Il avait profité avec empressement de la faculté qui lui avait été accordée, et un mois avant l'arrivée de Maurice, il venait tous les jours régulièrement. Il s'était même présenté depuis; mais dès qu'il avait appris que la maison n'était plus inhabitée, il n'avait pas voulu reparaître. Etait-ce par discrétion, ou par quelque motif secret qui le forçât d'é-

viter de se faire connaître ? c'est ce que le concierge ne pouvait decider, et il ne cachait pas que cette extrême circonspection ne lui fût très-suspecte, et ne l'eût fait repentir de sa complaisance irréfléchie. A ce récit, Maurice ne put s'empêcher d'être frappé de la ressemblance qui existait entre ce jeune homme et celui qu'il avait rencontré. La peinture qu'on lui fit de ses traits, de sa taille, de la tristesse qui se lisait sur sa physionomie, achevèrent de confirmer ses soupçons. Le hasard lui présenta l'occasion de les éclaircir, très-peu de jours après les détails que le concierge lui avait donnés.

Malgré son extrême passion pour la chasse, Maurice, incapable de se livrer à aucune distraction, n'a-

vait pas même songé à se procurer une seule fois ce délassement; mais l'habitude de cet exercice faisait qu'il ne sortait jamais sans un fusil, et sans être accompagné de son chien. Cette précaution était à la vérité très-inutile, puisqu'il revenait toujours sans avoir cherché ni désiré l'occasion d'apporter une seule pièce de gibier. Il en tira cependant un jour un avantage qu'il avait été bien loin de prévoir.

A la suite d'une promenade que ses rêveries avaient prolongée plus qu'à l'ordinaire, en l'égarant dans les routes d'une forêt qu'il connaissait fort peu, il se trouva dans un village dont le nom lui apprit qu'il était à plus de deux lieues de la maison de M. de Kersan. La consternation régnait parmi les habi-

tans, il les vit tous armés de fusils, de pieux ou de faulx; il sut bientôt le sujet de leurs alarmes. Une louve, d'une grosseur prodigieuse, avait exercé les plus affreux ravages dans les bergeries. Une mère au désespoir avait vu son enfant dévoré sous ses yeux. Des hommes mêmes avaient été attaqués: tous s'étaient réunis dans ce commun danger; mais décidés à se défendre contre les attaques de cette bête féroce, ils n'osaient courir à sa poursuite, et laisser leurs femmes et leurs enfans exposés à sa rage pendant leur absenee. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et à force d'argent que Maurice parvint à déterminer deux de ces paysans à lui servir d'escorte, jusqu'à ce qu'ils lui eussent au moins indiqué sa route, de ma-

nière à ce qu'il ne pût se tromper de nouveau. Ils l'accompagnèrent l'espace d'un quart de lieue, et rien ne fut capable de les engager à aller plus loin. Il continua donc sa marche, avec la seule précaution de tenir son fusil tout armé, et d'empêcher que son chien ne s'éloignât de lui. Il avait à peine fait cent pas depuis que ses conducteurs l'avaient quitté, lorsqu'il aperçut un homme assis tranquillement au pied d'un arbre. Surpris d'une sécurité qui prouvait l'ignorance du danger auquel il était exposé, Maurice s'avanca vers lui pour l'en instruire ; mais à mesure qu'il s'en approchait, ses traits qu'il distinguait mieux, lui offrirent celui qu'il désirait depuis si long-tems de rencontrer. Au mouvement d'humanité qui l'avait

d'abord porté à rendre service à un inconnu, se joignit celui de la curiosité. Il l'aborda avec le plus grand empressement, et lui raconta en peu de mots l'événement qui causait tant d'effroi, et qui l'obligeait de songer à sa sûreté, et de se retirer au plus vîte. Pendant qu'il parlait, les yeux de l'inconnu étaient fixés sur lui. Il paraissait moins effrayé du péril qu'il venait de courir, que de la vue d'un homme qu'il reconnaissait bien pour être le même dont la présence l'avait forcé de renoncer à sa solitude chérie des rochers. Maurice démêla aisément l'impression pénible qu'il causait, mais il réussit bientôt à l'effacer. Ses offres de service étaient si sincères, si éloignées de l'affectation et de l'importunité,

que chacune de ses paroles faisait renaître la confiance dans l'ame de l'étranger. Il était sans armes, Maurice lui en fit l'observation, et le supplia de permettre qu'il l'accompagnât jusqu'au village le plus voisin, ou jusque chez lui. L'étranger se défendit d'abord d'accepter cette proposition, mais il ne put résister long-tems à des instances faites de si bonne grace. Ils s'acheminèrent donc tous les deux dans le plus profond silence. Le jeune homme était retombé dans la rêverie que Maurice avait interrompue, et celui-ci n'osait lui adresser une seule question ; il cherchait vainement dans sa tête quelque prétexte plausible d'entamer la conversation ; il ne s'en présentait aucun à son esprit. Le seul desir qu'il formât était

d'avoir encore à parcourir une assez grande distance, pour trouver le tems d'amener une occasion qu'il ne recouvrerait jamais, s'il la laissait échapper. Après un quart d'heure de marche, il allait enfin hasarder quelques mots, lorsqu'un incident imprévu l'en empêcha. Depuis quelques instans ils apercevaient de loin un homme qui venait à eux directement. Lorsqu'il fut à une distance plus rapprochée, ils ne virent pas sans étonnement que cet homme était le concierge de la maison de M. de Kersan. Il parut également surpris de son côté, du hasard qui lui faisait trouver Maurice avec le jeune homme, dont il lui avait parlé plusieurs jours avant. Celui-ci le salua d'un air de connaissance, et cependant avec un embarras visi-

ble. Maurice qui s'en aperçut, chercha à y mettre fin, en donnant promptement des ordres au concierge, pour qu'il retournât à la maison, et s'acquittât de diverses commissions qu'il assurait être extrêmement pressées. Ce départ fut très-agréable au jeune homme, mais il ne produisit aucune explication satisfaisante. Un coup de fusil qu'ils entendirent, leur ayant fait tourner la tête vers l'endroit d'où il était parti, ils virent un chasseur, dans lequel le jeune homme reconnut son domestique. Alors il ne voulut plus souffrir que Maurice s'éloignât davantage de sa route. Il lui fit ses remerciemens et ses adieux. Maurice n'avait plus de raisons pour insister à vouloir l'accompagner, il craignait de se rendre

suspect par un zèle trop indiscret ; il le quitta donc sans s'informer de son nom et de sa demeure, et sans oser lui témoigner le desir de cultiver la connaissance que le hasard venait d'établir entre eux.

CHAPITRE XXIV.

Nouveau sujet d'inquiétudes.

L'INTÉRÊT que prenait Maurice au jeune inconnu, n'avait d'abord été que l'effet de la simple curiosité. Un sentiment personnel s'y était joint ensuite, à la vue du nom de Virginie. Celui-là subsistait toujours, mais il se cachait aux yeux même de celui qui l'éprouvait ; il croyait sincèrement ne céder qu'à la compassion due au malheur, et sa sensibilité l'aveuglait sur sa jalousie. Au surplus, elle était encore si vague, et les agitations qu'elle lui causait si légères, qu'elles étaient plutôt une distraction qu'un

sujet de tourment pour lui. En se livrant à des conjectures que la réflexion ne lui présentait un moment après que comme des rêves, il pensait moins à ses véritables chagrins, il était moins malheureux. Mais une fois rentré chez lui, des inquiétudes réelles et accablantes remplaçaient les inquiétudes illusoires de ses promenades, et la consolation de l'incertitude n'en diminuait pas le poids. Ce fut ainsi que le jour où il s'en retournait si affligé de l'inutilité de ses tentatives pour connaître le jeune homme qu'il avait reconduit, une lettre qu'il trouva à la maison le jeta dans une perplexité bien autrement embarrassante. Elle était de M. de Kersan. Il lui rendait compte de l'entretien qu'il avait eu avec sa fille,

au sujet de son projet chéri, et de la satisfaction qu'il prétendait qu'il lui avait causé. Il n'attendait plus, disait-il, que la fin des opérations qui retenaient Maurice à la campagne, et lui recommandait de s'en occuper plus sérieusement que jamais. Cette nouvelle, toute prévue qu'elle était, n'en fut pas moins foudroyante pour Maurice. Elle détruisait le seul espoir qu'il eût conservé, celui du refus de mademoiselle de Kersan. La certitude de lui plaire, idée que sa modestie avait toujours repoussée, devenait au moment qu'il l'acquérait, le plus fâcheux des succès pour lui. C'était un lien de plus qui le retenait dans un engagement que la reconnaissance lui défendait déjà de rompre. D'un autre côté, n'était-ce pas une

véritable ingratitude que de trahir la confiance sans bornes qui lui était accordée, en promettant un cœur qui ne lui appartenait plus, et dont la possession était la seule condition exigée pour le rendre maître de la fortune et de la main de la plus riche et de la plus belle personne de Brest. Ces réflexions si opposées étaient malheureusement justes, et il en résultait que le parti auquel il s'arrêterait, quel qu'il fût, serait nécessairement blâmable. Convaincu de cette affreuse vérité, il aurait voulu se soustraire aux reproches de sa conscience, et trouver le courage de faire un aveu qui l'exposait, il est vrai, à perdre son ami; mais qui l'empêchait du moins de se rendre coupable envers les lois de l'amitié.

Ces diverses pensées le jetaient dans un profond abattement. Un jour que seul dans son cabinet, il se livrait à son désespoir, et donnait un libre cours à ses larmes, il fut tout-à-coup interrompu par une visite à laquelle il était loin de s'attendre : c'était celle de l'inconnu. La rencontre du concierge dans la forêt, et les ordres donnés par Maurice en sa présence, l'avaient instruit de sa demeure. Il venait lui exprimer ses remercimens. La première chose qui le frappa, fut la tristesse de Maurice. Cette remarque l'affligea, sans lui déplaire. Le visage d'un homme content est le seul qui choque un malheureux ; ses yeux se plaisent à en rencontrer qui soient chargés de pleurs ; il y puise une consolation aussi sûre

que rapide. Aussi, l'analogie que nos deux jeunes gens reconnurent dans leur situation, établit entr'eux, dès la première visite, une aisance et un rapport que plusieurs mois peut-être n'eussent pas produit, si leur liaison eût pris son origine au milieu des plaisirs. Ils parlèrent peu ; tous deux étaient retenus par la crainte de paraître indiscrets, mais cette réserve même contribua à leur rapprochement, par l'estime qu'elle leur inspira mutuellement; et quand ils se séparèrent, ils avaient une égale envie de se revoir. Maurice n'osa pas la témoigner. Le jeune homme avait eu soin de ne prononcer ni son nom, ni le lieu de sa demeure. Il ne voulut pas avoir l'air de chercher à pénétrer son secret; seulement

lorsqu'il le vit disposé à partir, il lui témoigna le regret qu'il éprouvait, d'avoir par sa présence apporté un obstacle au plaisir que lui avait offert la bibliothèque de M. de Kersan : au surplus, en l'engageant à continuer d'y venir avec la même assiduité qu'avant son arrivée, il l'assura qu'il ne prétendait en rien le contraindre, et le mettre par ce léger service, dans l'obligation d'employer à des visites une partie du tems qu'il voulait consacrer à ses lectures. Pour le lui prouver, il lui remit la clef de la porte de la bibliothèque qui donnait sur le jardin, en lui disant qu'il aurait la faculté d'y entrer quand il le jugerait à-propos, et sur-tout sans la crainte d'être aperçu ou dérangé par qui que ce soit. Cette conduite

acheva de gagner le cœur de l'étranger. Il accepta la proposition qui lui était faite, et partit avec le ferme dessein de ne faire usage de la liberté qu'on lui accordait, qu'à cause de l'occasion qu'elle lui procurerait de renouveler ces visites, dont Maurice se défendait si obligeamment, et qu'il savait cependant rendre si intéressantes. Le surlendemain il revint; la nouvelle conversation qui s'entama entre Maurice et lui, l'empêcha de songer à la bibliothèque. Ils se plaisaient réciproquement, non par le soin de faire des frais qui ne prouvent autre chose que l'esprit de celui qui les emploie, mais par un attrait involontaire, par la disposition de leurs sentimens, dont à chaque instant ils reconnaissaient la ressemblance. A

dater de cette époque, l'inconnu ne laissa pas s'écouler un seul jour sans venir passer quelques heures avec Maurice; et l'amitié, que tant d'attachement de services et de complaisance ne réussit pas toujours à faire naître après plusieurs années, fut cimentée entr'eux en peu de jours, par le malheur et le besoin d'un appui réciproque.

La formation de leur intimité présentait une circonstance assez bizarre. Déjà leurs cœurs s'entendaient, et il ne fallait qu'un moment pour qu'ils n'eussent rien de caché l'un pour l'autre. Cependant tous ces progrès dans leur mutuelle amitié n'avaient pas même été précédés d'une connaissance que l'on acquiert dès la première entrevue. Maurice ne savait pas le nom de

celui qu'il traitait comme son ami, et il savait, pour ainsi dire, une partie de son secret. Ses soupirs, sa tristesse, qu'il ne prenait même plus la peine de dissimuler, annonçaient le desir qu'il éprouvait d'épancher ses chagrins dans un cœur fait pour les partager. La consolation de celui qui souffre, est de raconter ses maux ; et tous deux sentirent le besoin de cette consolation. Vingt fois l'occasion s'en était présentée, et la crainte de ne paraître excités que par la curiosité, les avait empêchés de chercher à provoquer une confidence qui leur devenait si nécesssaire. Enfin l'étranger fut le premier qui osa rompre le silence, et voici comment il y fut déterminé.

Un matin il était entré dans le

cabinet de Maurice, et l'avait trouvé tellemement absorbé dans ses réflexions, que son arrivée n'avait pu les interrompre. Elles étaient causées par une lettre de M. Derville. Elle contenait les expressions les plus affectueuses et les plus paternelles ; mais un seul mot en détruisait le charme. M. Derville, en le félicitant sur son mariage, lui faisait part, au nom de *toute* sa famille, de l'intérêt qu'elle prenait à un événement aussi heureux pour lui. Cette phrase fit connaître à Maurice la nature d'un sentiment qu'il n'avait jamais osé approfondir. Il sentit que le véritable amour, quelque timide et respectueux qu'il soit, n'existe jamais sans espoir. Il ne s'était pas, à la vérité, rendu compte de celui qui s'était malgré

lui glissé dans son ame, et il n'en fut que plus affligé de le découvrir, au moment où il fallait y renoncer. Qu'il y avait loin de l'intérêt froid qu'il inspirait à Virginie, à ce sentiment vif et passionné dont il se sentait animé pour elle! Quelle preuve plus grande pouvait-elle lui donner de son indifférence, qu'en le félicitant sur un mariage qui l'éloignait pour toujours d'elle et de sa famille? Cette affreuse idée l'avait plongé dans une rêverie qui durait encore au moment où son ami venait lui rendre sa visite accoutumée. Les regards de celui-ci se portèrent sur une lettre dont Maurice ne pouvait détacher les siens, et dont il lui sembla que l'écriture ne lui était pas inconnue. Frappé de la singularité de cette

remarque, il en cherchait l'explication dans sa mémoire, lorsque Maurice ayant levé les yeux, lui laissa voir les larmes dont ils étaient remplis. A ce spectacle, l'étranger perdant de vue la première pensée qui l'avait occupé, ne songea plus qu'à le consoler, s'il était possible. « Depuis long-tems, lui dit-il, vos « chagrins et les miens ne sont plus « un secret dont nous puissions pré- « tendre nous cacher l'existence : les « malheureux se reconnaissent faci- « lement. Que la confiance achève « une révélation que nous ne de- « vons encore qu'à nos mutuelles « remarques. Souvent celui que sa « propre position embarrasse le plus, « est capable de donner à son ami « des conseils dont il ne sait pas ti- « rer parti pour lui-même. Laissons

« donc une réserve désormais inu-
« tile entre nous, et si nous ne
« réussissons pas à nous consoler,
« nous mêlerons au moins nos lar-
« mes ensemble, et nous ne serons
« plus forcés de les retenir en pré-
« sence l'un de l'autre. » Un moment suffit quelquefois pour nous arracher le secret que nous cherchions le plus à rendre impénétrable; il nous échappe plutôt que nous ne le confions : c'est ce qui arriva à Maurice. De sang-froid il n'eût jamais ouvert son cœur à un homme qu'il se sentait à la vérité disposé à aimer, mais qu'il connaissait encore trop peu pour lui donner une marque de confiance qu'il avait refusée à ses meilleurs amis. Cette réflexion l'eût arrêté si toutefois l'on était susceptible de

réfléchir, lorsque l'on éprouve une vive émotion. Cependant s'il se crut maître de disposer de son secret, il jugea qu'il ne devait pas faire connaître ce qui regardait celui de la famille Derville, et il eut le plus grand soin, en racontant ses obligations envers le père, et son amour malheureux pour sa fille, de ne les désigner que sous le nom qu'ils avaient pris depuis leur séjour à Nantes. Après son récit, que l'étranger avait écouté avec le plus grand interêt, il prit à son tour la parole. « Nous sommes tous les deux « malheureux, dit-il, et par des « causes absolument opposées ; c'est « ce que vous jugerez tout-à-« l'heure, quand vous aurez appris « le détail de mes aventures. Le « hasard vous a fait naître dans une

« condition inférieure à celle dont
« votre cœur a fait choix ; et le
« triste avantage que ma naissance
« me donnait sur l'objet de mon
« amour, m'en aurait à jamais sé-
« paré, sans le rapprochement que
« la fortune qu'elle possédait opéra
« entre sa famille et la mienne. Des
« événemens inutiles à vous racon-
« ter, anéantirent en un moment
« et cette richesse, et mes plus
« chères espérances. La marquise
« de Versac, ma mère, me signifia
« qu'il fallait renoncer à un mariage
« dont aucun avantage ne com-
« pensait plus, suivant elle, le mal-
« heur de ce qu'elle appelait une
« mésalliance. Mon respect pour
« elle, et plus encore l'excessive
« délicatesse des parens de la jeune
« personne, me mirent dans la né-

« cessité d'obéir à un ordre qui fai-
« sait le malheur de ma vie. Je con-
« sentis à me priver pendant un cer-
« tain tems de la douce habitude de
« passer une partie de mes journées
« dans le sein de la famille que mon
« cœur avait adoptée. Deux mois
« j'eus le courage de demeurer fi-
« dèle à ma résolution; mais au
« bout de ce tems il me fut impos-
« sible d'y persévérer davantage.
« Ma mère, dans les commence-
« mens, se méfiant de mes pro-
« messes, avait eu le plus grand
« soin de faire épier mes démar-
« ches; je m'en étais aperçu, et
« ma conduite lui avait rendu la
« tranquillité. Je ne fus pas plu-
« tôt débarrassé de cette surveil-
« lance importune, que je songeai à
« faire usage de ma liberté, pour aller

« rendre une visite à une famille
« que son malheur ne me rendait
« pas moins chère que mon amour.
« Jugez de mon désespoir lorsque
« j'appris qu'elle avait à jamais
« abandonné Paris. Toutes les infor-
« mations que je pris, ne purent me
« faire découvrir le lieu de sa retrai-
« te. A dater de ce moment, le plus
« noir chagrin s'empara de mon ame.
« Ma mère, que ses préjugés n'em-
« pêchent pas d'avoir un grand fonds
« de tendresse pour moi, chercha
« tous les moyens de me consoler.
« Voyant l'inutilité de ses efforts, elle
« espéra plus de succès de la distrac-
« tion des voyages, et elle m'en sug-
« géra l'idée. Je la saisis avec d'au-
« tant plus de transport, que je m'i-
« maginai sur-le-champ qu'ils me
« fourniraient l'occasion de revoir

« celle que j'aimais. Hélas! mes es-
« pérances ont été trompées. J'ai
« vainement parcouru les princi-
« pales villes de la France : nulle
« part je n'ai obtenu les renseigne-
« mens que je désirais. Le déses-
« poir où cette impossibilité m'a
« mis, a fini par attendrir ma mère,
« si cependant il faut que j'ajoute
« foi à des lettres qui ne sont peut-
« être dictées que par le desir
« de tromper ma douleur, en lui
« donnant une espérance qu'elle
« saura bien empêcher qui ne se
« réalise. Elle m'assure qu'elle n'a
« rien de plus à cœur aujour-
« d'hui, que de lever elle-même
« les obstacles qu'elle avait seule
« apportés à un mariage sans le-
« quelle elle voit qu'il n'y a aucun
« bonheur pour moi. Mais ses pro-

« messes n'ont encore pu me dé-
« terminer à l'aller rejoindre. Vous
« allez sans doute blâmer une opi-
« niâtreté aussi constante à refuser
« une chose qu'elle sollicite avec
« tant d'instances ; mais je vous
« avoue que mon amour n'a plus
« que cet espoir. Je m'assure de
« l'empressement de ma mère à re-
« trouver ceux dont elle m'a sépa-
« ré, en mettant mon retour à ce
« prix ; et je suis invariablement
« décidé à vivre seul, tant que je
« ne pourrai vivre pour Virginie. »
Ce nom renouvela les terreurs de
Maurice. « Virginie ! s'écria-t-il, et
« quel est le nom de sa famille ?
« Son père était banquier, répon-
« dit Auguste, et ses malheurs n'ô-
« tent point au nom de M. Derville
« son éclat et sa considération. Rien

« ne s'oppose donc à ce que je vous « le fasse connaître. » A ce nom, Maurice faillit à perdre l'usage de ses sens; mais un instant après, le desir d'avoir d'autres renseignemens le rendit maître de lui, et il recouvra assez de force pour cacher son trouble. « Votre position, « dit-il, est beaucoup moins à « plaindre que la mienne; il n'est « pas de malheur qui ne soit adouci « par la certitude d'être aimé, et « sans doute vous avez cette conso-« lation? » « Et sans elle, répondit « Auguste, peut-on attacher le « moindre prix à la possession de « la femme la plus accomplie? Si « l'on est heureux par l'amour que « l'on éprouve, on l'est encore plus « par celui que l'on inspire, et je « ne puis douter des sentimens de

« Virginie pour moi. La tendresse
« de ses parens ne leur permettait
« pas de faire vis-à-vis d'elle un
« usage tyrannique de leur autorité; celui qui aspirait à sa main,
« devait d'abord toucher son cœur.
« Plusieurs partis avantageux s'étaient inutilement présentés avant
« moi; j'ai été plus heureux; je l'ai
« mérité sans doute par l'extrême
« attachement que j'ai pour elle,
« et par la justice que je rends à
« ses excellentes qualités. Voilà mes
« seuls titres, et ceux-là, je suis
« certain que rien ne me les fera
« perdre. Jugez à présent s'il dépend de moi de renoncer à un
« sentiment d'autant plus vif que je
« le crois partagé. Sans cette dernière circonstance, le respect que
« je dois à ma mère m'aurait peut-

« être donné la force de lui obéir ;
« mais l'amour de Virginie me rend
« incapable d'un effort que le mien
« eût pu tenter, s'il eût été dédai-
« gné. Mon cœur, je le sens, ne
« souscrira jamais à l'affreux sacri-
« fice qui m'a été imposé. »

Maurice était si étonné de tout ce qu'il venait d'entendre, qu'il ne put proférer un seul mot, même après qu Auguste eut cessé de parler. Celui-ci ne fut cependant frappé ni de son silence, ni du trouble dans lequel il était, ou du moins il ne les attribua pas à leur véritable cause. Il prolongea encore long-tems sa visite, et partit avec plus de regrets que les jours précédens. Les confidences supposent généralement l'amitié; mais quelquefois elles la font naître : Auguste l'éprou-

vait. Maurice lui était devenu plus cher, depuis qu'il l'avait laissé lire dans son cœur; et il semblait vouloir justifier par un attachement réfléchi, une confiance qui avait été pour ainsi dire involontaire. Il vint donc le voir avec plus d'assiduité que jamais. Maurice ne fut délivré de cette importunité, que par la crainte d'un mal beaucoup plus grand encore. Il reçut un jour une lettre de M. de Kersan, qui lui prescrivait de quitter le travail dont il s'était chargé, et de ne pas perdre un moment pour se rendre auprès de lui. Il avait, lui disait-il, le plus grand besoin de sa présence, et il lui envoyait sa voiture pour que rien ne retardât son départ. Auguste était avec lui au moment de la réception de ce mes-

sage. Il fut le premier à presser Maurice de se rendre à Brest, et lui arracha la promesse, en prenant congé de lui, qu'il le dédommagerait par ses lettres, de la privation que son absence allait lui faire supporter.

CHAPITRE XXV.

Deux départs.

Il tardait à Maurice de monter en voiture, non qu'il désirât retourner à Brest ; mais il avait besoin d'être seul, et il se flattait que rien ne viendrait troubler ses réflexions pendant le trajet qu'il avait à faire. La faculté de s'y livrer, loin de lui offrir pourtant la consolation qu'il en attendait, fut au contraire une nouvelle source de chagrins pour lui. Il sentait son courage l'abandonner à mesure qu'il examinait plus attentivement sa position. Nulle part il ne pouvait retrouver sa tranquillité, et ses maux venaient

de la cause qui adoucit ordinairement ceux des autres hommes ; de l'amitié. C'était elle qui l'avait obligé de quitter Brest, par la crainte de passer pour un ingrat ; c'était elle qui le poursuivait encore dans la retraite où il s'était réfugié, et qui lui rendait si odieux le séjour de la campagne. D'autant plus à plaindre, qu'il ne pouvait accuser que lui-même ou sa destinée, et qu'il se voyait forcé à la reconnaissance envers ceux qui causaient si involontairement ses souffrances. Telles étaient les idées qui se présentaient à son esprit. Elles ne furent interrompues que par son arrivée chez M. de Kersan. Au bruit de la voiture, cet excellent homme était sorti avec précipitation de son cabinet, pour aller au-devant de

Maurice ; mais plus celui-ci sentait combien cet empressement était aimable , et plus il en fut embarrassé. Il se reconnaissait secrètement indigne de tant de marques d'amitié ; et pendant que M. de Kersan le serrait dans ses bras , son visage se couvrit de la rougeur d'un coupable. Il tremblait d'apprendre le sujet pour lequel il avait été rappelé. Heureusement une prompte explication dissipa ses inquiétudes , et lui découvrit , dans l'impatience de M. de Kersan , un tout autre motif que celui qu'il avait appréhendé. « Nous n'avons pas un instant à « perdre , dit-il à Maurice , le tems « presse ; il faut partir , deux jours « nous suffiront pour rejoindre l'un « des deux capitaines des bâtimens « ennemis , qui , au mépris du droit

« des gens, et sans aucune déclara-
« tion de guerre, se sont emparés
« des deux vaisseaux que j'expé-
« diais pour les îles. On parle beau-
« coup d'une suspension d'hostili-
« tés, et c'est cette raison qui, se
« joignant à la crainte de le laisser
« échapper, me fait accélérer mon
« départ. Après demain nous met-
« tons à la voile. » — A ces mots la joie brilla dans les yeux de Maurice. Il allait, à la vérité, s'exposer à des dangers; mais il échappait, pour le moment du moins, à celui qu'il redoutait le plus, et ce voyage, suivant toute apparence, ne produirait d'autre effet que de prolonger un délai dont il était possible qu'il tirât quelque avantage. Il se garda donc bien de faire aucune objection contre un plan dont le succès était cer-

tain pour lui, et témoigna la plus vive impatience de seconder la juste vengeance de M. de Kersan. Les détails dans lesquels celui-ci venait d'entrer, lui avaient été donnés par un homme qui avait été lieutenant de l'un de ses deux vaisseaux. — Emmené prisonnier en Angleterre, il avait eu le bonheur de se sauver, et avait pris du service en Hollande. C'était sur un bâtiment de cette nation, qu'il était arrivé depuis peu de jours à Brest. A la hauteur d'Ostende, ils avaient rencontré un vaisseau anglais, revenant de la Jamaïque, et se rendant à Falmouth, à l'extrémité méridionale de la province de Cornouaille. Avant d'arriver à sa destination, ce vaisseau était forcé de s'arrêter à Jersey, et par conséquent de lon-

ger toutes les côtes de la Normandie et de la Bretagne. Pour éviter le danger d'être signalé et attaqué dans ce long trajet, il avait obtenu du capitaine hollandais la permission de faire route avec lui, et avait arboré le pavillon de cette nation, dont la neutralité devait la garantir de toute surprise. Le hollandais, généreusement payé de sa complaisance, avait escorté jusqu'à Jersey le vaisseau anglais, que ses affaires devaient y retenir une douzaine de jours. Il ne s'agissait donc que de profiter sur-le-champ de cet avis important. L'ennemi n'était pas en force; sa sécurité même contribuerait à le perdre, il fallait aller se poster sur-le-champ sur son passage. Rien ne paraissait plus facile; et l'on ne songea plus qu'aux pré-

paratifs nécessaires à celte expédition. Ils furent faits avec la plus grande célérité; mais dans la matinée du jour fixé pour le départ, un événement imprévu pensa y mettre obstacle. M. de Kersan était déjà dans la rade avec tous ses gens, lorsqu'il s'y répandit le bruit qu'un courrier arrivé de Paris venait d'apporter la nouvelle de la paix. Bientôt des coups de canon tirés du château, ne permirent plus d'en douter. Cet événement qui répandait par-tout l'alégresse, et qui avait toujours été l'objet principal des vœux de M. de Kersan, ne lui parut dans ce moment qu'un fâcheux contre-tems. La cupidité n'entrait pour rien dans ses regrets; il ne songeait qu'à tirer satisfaction d'une offense qu'il regardait comme

personnelle, et la paix lui en ôtait les moyens. Dans cette extrémité, il vit qu'il n'y avait pas à balancer. Le moindre retard le mettrait dans l'impossibilité de partir, par la notification plus officielle d'un traité qui allait révoquer les lettres de marque dont il était porteur; il perdait toute espèce de prétexte qui pût justifier une agression qui passerait pour une contravention coupable aux ordres qui lui auraient été transmis; il résolut en conséquence de ne pas les attendre, et donna le signal de lever l'ancre.

Le départ de Maurice n'était pas le seul motif de satisfaction qu'il eût trouvé à son retour de la campagne. M. de Kersan lui en avait ménagé un autre, auquel il fut d'autant plus sensible qu'il y était

moins préparé. A la veille de partir, son ami avait prévu le préjudice que son absence apporterait à ses affaires, s'il n'avait pas le soin d'en laisser la surveillance à un homme sur l'intelligence et la probité duquel il pût compter. Il était important que la réflexion et le plus grand discernement présidassent au choix du sujet à qui il devait accorder sa confiance, et le tems ne lui permettait pas d'acquérir tous les renseignemens nécessaires. Dans cette conjoncture, M. de Kersan se souvint de l'oncle de Maurice, du fidèle et honnête Bernard, et il dépêcha sur-le-champ un exprès à Nantes, pour prier M. Derville de le déterminer à accepter une place à laquelle seraient attachés des appointemens, calculés moins sur les

fonctions dont il allait être chargé, que sur son titre d'oncle de Maurice. Cette proposition était trop avantageuse, pour que M. Derville n'employât pas tous ses efforts à la faire agréer à Bernard ; et celui-ci de son côté connaissait trop bien la position de M. Derville, pour rejeter une offre qui lui fournissait les moyens de ne plus lui être personnellement à charge. Sa délicatesse ne lui faisait pas moins un devoir de se rendre à Brest, que l'extrême desir qu'il avait de revoir son neveu. Il n'hésita donc pas, et arriva chez M. de Kersan, le jour même que Maurice revint de la campagne. Cette rencontre imprévue n'avait pas peu contribué à faire quelque diversion à la douleur de ce dernier. Elle lui avait fait ré-

pandre les premières larmes de joie qu'il eût versées depuis sa séparation d'avec la famille Derville. Cette douce impression ne dura pas long-tems. Dès qu'il fut parti, il ne songea plus qu'à la fatale découverte qui renversait à jamais son bonheur et ses espérances. Virginie ne l'aimait pas, et elle n'était pas insensible ; un autre avait eu le bonheur de lui plaire. Cette idée le jetait dans le plus sombre désespoir. A quelle extrémité se serait-il porté, s'il avait su les démarches que l'on faisait en faveur de son rival, au moment qu'il se flattait encore que d'invincibles obstacles s'opposaient à ses prétentions!

Madame de Versac voyait avec chagrin que le tems ne pouvait triompher de l'amour de son fils.

Un domestique affidé, qu'elle avait chargé de l'accompagner, lui rendait un compte exact de toutes ses actions, et du genre de vie extraordinaire qu'il avait adopté. La solitude n'avait servi qu'à augmenter un mal dont elle avait cru que l'éloignement et la distraction opéreraient la guérison. Enfin une maladie très grave occasionnée par le chagrin, avait donné des inquiétudes d'autant plus fondées sur les jours d'Auguste, qu'il refusait toute espèce de soins, et paraissait déterminé à se laisser mourir. Sa mère prit dans cette circonstance le seul parti qui pût le sauver. Elle lui annonça que le refus qu'elle lui avait fait de consentir à son mariage, n'ayant eu pour objet que son bonheur, la même intention changeait

aujourd'hui sa résolution, et qu'elle ne combattrait plus un sentiment à l'existence duquel elle voyait attachée celle de son fils. L'effet de cette bonne nouvelle fut aussi prompt que salutaire. La vie reprenait son prix aux yeux d'Auguste. Il se prêta au desir qu'on lui témoignait de la lui conserver, et en peu de tems il recouvra la santé. Le danger passé, la bonne volonté de madame de Versac se réfroidit. Elle n'en témoigna rien à Auguste; elle essaya seulement de l'attirer à Paris, reconnaissant, mais trop tard, que ce séjour aurait plus de pouvoir que tout autre pour produire l'effet qu'elle désirait. Il n'était plus tems: aucune instance ne put le fléchir, et sa mère fut obligée de songer sérieusement à tenir une parole

qu'elle désirait et craignait également d'éluder. Les tentatives qu'elle fit pour découvrir la retraite de M. Derville, furent long-tems infructueuses; mais à force de soins et de recherches elle parvint à la connaître, ainsi que le nom sous lequel il se cachait à Nantes. Elle lui écrivit pour lui peindre la situation d'Auguste, et sur-tout la sienne. Elle était privée de la présence, et vraisemblablement de la tendresse d'un fils dont le bonheur l'occupait uniquement. Il n'avait aucun ami dont les conseils pussent le ramener à son devoir et à la raison; et elle le perdrait à jamais, si elle résistait plus long-tems à l'amour qui faisait aujourd'hui l'unique mobile de sa conduite. Elle terminait en conséquence par dé-

clarer qu'elle consentait à une union qui devenait désormais aussi nécessaire pour elle que pour son fils. Il était aisé de voir que cette démarche était moins dictée par le desir du succès, que par la nécessité. Cette observation fut la première qui se présenta à l'esprit de M. Derville. Aussi répondit-il que les raisons que madame de Versac avaient eues de s'opposer au mariage d'Auguste et de sa fille, subsistant toujours, il croyait prudent de ne pas exposer ce jeune homme au regret qui ne manquerait pas de suivre un sentiment qui ne pouvait toujours durer. Ce sentiment seul l'empêchait d'apercevoir les inconvéniens d'un établissement qui, ne lui donnant aucune fortune, ôterait à son nom une partie de son

éclat et de sa considération. Cependant, pour le bonheur de la mère et du fils, il se chargeait de tenir lieu de cet ami dont elle regrettait avec tant de raison que les conseils ne lui ramenassent pas son fils, sans la forcer à une condescendance qui paraissait lui coûter autant, et il se faisait fort de persuader Auguste. Il engageait donc sa mère à lui apprendre l'invariable résolution qu'il avait prise à cet égard, et à le laisser venir à Nantes. Madame de Versac ne pouvait recevoir une réponse plus conforme à ses vues. Le refus de M. Derville ôtait à son fils tout prétexte de plainte contre elle, et c'était là son objet principal. Elle éprouva cependant le plus grand embarras sur la manière dont elle

devait lui annoncer cette nouvelle. Il était nécessaire d'user de la plus grande circonspection, et sur-tout de saisir le moment favorable. Une lettre était insuffisante dans une pareille circonstance, et le grand point était d'attirer Auguste à Paris. Ce premier succès une fois obtenu, elle espérait bien le retenir auprès d'elle en compatissant, s'il le fallait, à ses chagrins, et en ayant soin d'en rejeter la cause sur M. Derville, dont elle se garderait bien de laisser connaître la dernière proposition. Elle se contenta, d'après ces réflexions, d'écrire à Auguste, qu'elle avait enfin découvert la retraite de M. Derville. Elle ne parla ni de Nantes, ni du nom sous lequel il vivait; elle pensait bien que son fils n'aurait eu rien de plus pressé

que de l'aller trouver; et quelque confiance qu'elle eût dans l'honnêteté et les conseils de M. Derville, elle redouta encore plus l'effet de la présence de Virginie.

Auguste, pendant ce tems, était plus que jamais confiné dans sa solitude. Les regrets de l'amitié se joignaient aux chagrins de l'amour: l'absence de Maurice ajoutait un nouveau poids à ses maux. Quinze jours s'étaient déjà passés depuis son départ, et il n'en recevait point de nouvelles; il ne pouvait concevoir la raison d'un silence qui lui semblait aussi extraordinaire, après la promesse qui lui avait été faite. Il commençait même à craindre que son ami ne fût tombé malade, et il se disposait à faire un voyage à Brest pour avoir des

éclaircissemens sur le sujet de ses inquiétudes, lorsqu'il reçut la lettre de sa mère. La joie qu'il ressentit ne lui permit pas de réfléchir à la réticence avec laquelle elle lui faisait part d'un événement aussi important. M. Derville était retrouvé, c'était tout ce qu'il lui fallait; d'ailleurs, il pensa que la suite de ses affaires pouvait encore exiger qu'il fît un mystère du lieu de sa demeure, et la prudence avait sûrement empêché sa mère de confier un pareil secret à la poste. Il ne trouva donc pas étonnant qu'elle ne se fût pas expliqué sur un point qui pouvait compromettre M. Derville; mais l'impatience de le connaître, ne le laissa pas hésiter sur le parti qu'il avait à prendre. En moins de deux heures, tous ses

préparatifs furent faits, et il se mit en route pour Paris, en se proposant toutefois de s'arrêter, en passant, chez Maurice, pour l'instruire du changement heureux survenu dans sa position.

CHAPITRE XXVI.

Eclaircissement.

Nous supportons plus aisément le mal que le bien. Presque tous les hommes sont doués de la force nécessaire pour résister à leurs chagrins, pour les concentrer en eux-mêmes et en dérober la connaissance aux autres ; il n'en est pas qui sache se rendre maître de soi dans une excessive prospérité. Il semble que notre ame ne puisse suffire seule aux transports que le bonheur excite en elle : nous sentons le besoin de les exhaler, de les partager, et c'est alors sur-tout qu'un ami nous est nécessaire. Telle

fut du moins l'impression qui se fit sentir à Auguste. A peine eut-il reçu la lettre de sa mère, qu'il éprouva la plus vive impatience de la communiquer à Maurice. Son plaisir s'accroissait de la part qu'il supposait que son ami ne manquerait pas d'y prendre. Il lui tardait de le voir; et les quatre lieues qui l'en séparaient, lui parurent d'une longueur insupportable. Enfin, il arrive à Brest; la voiture s'arrête; il est à la porte de M. de Kersan; il se fait indiquer l'appartement de Maurice; le portier croit qu'il vient pour affaires et le laisse monter, conformément aux ordres qui lui ont été donnés. Auguste entre avec précipitation dans le cabinet qu'on lui a désigné. Un homme est assis auprès d'un bureau, le dos contre

la porte ; il s'avance vers lui, mais ce mouvement ayant fait retourner la tête de celui qu'il prenait pour Maurice, il reconnaît son erreur ; il s'excuse et demande à parler à son ami. On lui répond qu'il est absent, mais qu'il n'en sera pas moins satisfait sur les affaires qu'il peut avoir à traiter avec lui. Il insiste sur le desir de le voir lui-même, et d'attendre son retour. C'est alors qu'il apprend le voyage de Maurice, et l'incertitude de sa durée. Mais pendant cette explication, qui ne laissa pas que d'être assez longue, Auguste, frappé des traits de celui qui lui parlait, tenait ses yeux continuellement fixés sur lui, et cherchait à se rappeler où il l'avait déjà rencontré. Après quelques minutes, son incertitude

cessa tout-à-coup, et jetant un cri de surprise et de plaisir : « Le court « espace de deux années, dit-il, « suffit donc pour effacer Auguste « de Versac de la mémoire des « amis de M. Derville ! Quel triste « présage doit-il tirer de cette fâ- « cheuse remarque ? Sera-t-il mé- « connaissable à tous les yeux, « comme il l'est à ceux de M. Ber- « nard ? » — Celui-ci pouvait aisément justifier sa méprise par l'altération et le changement des traits d'Auguste ; il aima mieux la réparer par le plaisir qu'il lui témoigna de le retrouver. Il l'assura que M. Derville, loin de l'avoir oublié, l'attendait de jour en jour avec la plus grande impatience ; qu'il commençait même à s'étonner qu'il ne fût pas encore venu. Auguste ne

croyait pas avoir à se disculper d'un tort qui supposerait effectivement une si grande indifférence de sa part; et il n'eut pas de peine à prouver, par la date de la lettre de sa mère, qu'il n'avait appris que dans la matinée l'heureuse découverte qu'elle avait faite de M. Derville. « Au surplus, ajouta-t-il, je ne veux « pas perdre un seul moment, je « vole en vous quittant vers Paris. » — « Eh pourquoi ce long détour! « lorsque vous êtes si près de M. « Derville? Ne savez-vous pas qu'il « est à Nantes? » — « A Nantes! « s'écria Auguste avec surprise, à « Nantes! et je l'ignore! et ma mère « me trompe! Je reconnais à pré- « sent le but de ses caresses et de « sa feinte pitié pour moi. Elle « songe moins à m'attirer auprès

« d'elle, qu'à m'éloigner de la famille
« Derville ; mais graces à vous, je
« vais éviter le piège qu'elle me tend,
« et je serai demain à Nantes. »
M. Bernard fut au désespoir de se trouver la cause d'un ressentiment dont il ne s'occupa qu'à démontrer l'injustice à Auguste. « Madame de
« Versac, lui dit-il, ne mérite au-
« cun des reproches que vous lui
« adressez, et votre tendresse pour
« elle désavouera bientôt ce mou-
« vement de votre vivacité. Depuis
« long-tems, à la vérité, elle con-
« naît le lieu de la retraite de M.
« Derville, mais ce secret ne lui
« appartenait pas ; elle ne pouvait
« le divulguer, sur-tout à vous, que
« du consentement de celui qu'il in-
« téresse ; et ce consentement, il
« ne l'a donné que depuis très-peu

« de tems. La mère tendre et sen« sible qui a sollicité avec tant d'ins« tances une grace qu'elle savait « vous être si agréable, ne peut « avoir conçu le projet d'abuser de « votre confiance. Sans doute elle « aura voulu jouir de votre bonheur « en vous l'annonçant elle-même; « et si son silence est une ruse « qu'elle emploie vis-à-vis de vous, « elle n'a d'autre objet que de vous « rendre quelques instans plutôt à « ses embrassemens, et à la juste « impatience qu'elle a de vous voir « après une absence aussi longue. « Ne trompez donc pas son attente, « croyez-moi, et différez plutôt de « quelques jours votre voyage à « Nantes. » — Le cœur d'Auguste pouvait bien excuser sa mère, mais non suivre ce dernier conseil. Quel-

que représentation que Bernard pût lui faire, il fut inébranlable dans la résolution qu'il venait de former de se rendre auprès de la famille Derville ; et il s'apprêtait même à demander sur son compte tous les renseignemens dont l'amour et l'amitié lui prescrivaient également de s'informer, lorsque l'arrivée d'un tiers vint mettre fin à une conversation qui devenait si intéressante pour lui. Bernard, en recevant ses adieux, le tira à l'écart, et lui dit à voix basse de ne pas oublier, quand il serait à Nantes, que la maison où il avait affaire appartenait à M. Dupin. Il comprit, par le mystère avec lequel Bernard lui fit cette confidence, que M. Derville prenait le soin de vivre ignoré, et pensa que le nom qu'il entendait

était celui du propriétaire de la maison qu'il habitait. Cette ressemblance de nom avec celle qui résultait doublement de la ville de Nantes, ne lui permirent pas de douter que ce M. Dupin ne fût le même dont Maurice lui avait parlé si souvent. C'était une raison de plus pour lui de regretter l'absence de son ami. Il lui aurait offert ses services, et peut-être aurait-il été assez heureux pour que les renseignemens qu'il en eût obtenus, l'eussent mis à portée de lui être utile. La crainte de compromettre son secret l'empêcha pourtant de retourner chez Bernard, et de lui demander des détails qu'il avait tant d'envie de savoir. Il remonta en voiture, et donna ordre à son domestique de suivre la route de.

Nantes, au lieu de celle de Paris. Le voilà donc entreprenant un voyage dont le terme devait être celui de ses chagrins. Cette pensée le consolait sans calmer son agitation : elle avait changé de cause, et n'en subsistait pas moins. L'impatience et la vivacité des desirs nuisent à la tranquillité autant que le défaut d'espérance. L'imagination ne pouvant plus être contenue, pour ainsi dire, par le présent, se transporte dans l'avenir. Chaque minute est un siècle de tourmens et d'inquiétudes; on est presque à plaindre par l'attente d'un bonheur très-prochain. Auguste était incapable de la moindre réflexion. Plus sa position s'améliorait, et moins il osait l'envisager : il passait alternativement de la

crainte à l'espérance, et de l'espérance à la crainte, sans que son esprit eût la moindre part aux diverses sensations dont il était troublé. Mais tout cela n'était rien, en comparaison de ce qu'il ressentit en s'approchant de Nantes. Autant il avait accusé la lenteur des chevaux pendant la route, autant il fut surpris et presque fâché de l'avoir sitôt achevée. Il allait se trouver en présence de Virginie, et il avait à peine eu le tems de songer à ce qu'il devait lui dire. Il désirait et tremblait à-la-fois de lui parler; et ce que ne concevra pas un homme qui n'a jamais aimé comme Auguste, il fut enchanté d'arriver assez tard pour être dans l'impossibilité de se présenter chez M. Derville. On devine aisément le sujet de ses

pensées pendant la nuit. Il ne dormit pas un seul instant, malgré la lassitude dont il était accablé, et le jour le retrouva dans le même embarras que la veille. Cependant il s'habilla de très-grand matin, et attendit avec beaucoup d'impatience une heure convenable pour faire sa visite. Il choisit celle de midi, se rappelant qu'à Paris c'était le moment où l'on se réunissait chez madame Derville pour le déjeûner. Le tems et la fortune n'avaient rien changé à une habitude que le malheur n'avait servi qu'à faire paraître plus douce; et si les repas de la famille n'avaient plus la même somptuosité, ils étaient embellis comme autrefois par la plus touchante intimité.

Dès que M. Derville eut entendu

nommer Auguste, il se leva pour aller au-devant de lui, et le serra dans ses bras avec les démonstrations les plus affectueuses. « Je « n'attendais pas moins, lui dit-il, « de votre amitié pour moi; votre « présence me prouve que la con« duite que les circonstances me « forcent de tenir avec vous, ne « vous empêche pas de rendre jus« tice à mes sentimens; et puisque « vous avez consenti à venir, vous « avez accepté les conditions que « j'ai mises à une entrevue que je « ne désirais pas moins que vous. » Ce discours fut entièrement inintelligible pour Auguste; il en appliqua le sens à ce qui s'était passé précédemment, et au mystère que M. Derville avait fait jusque-là de sa retraite. Il était d'ailleurs si trou-

blé, si interdit, qu'il ne voyait et n'entendait rien, et qu'il n'osa lever les yeux, ni proférer une parole en abordant Mme Derville et sa fille. Heureusement l'arrivée d'Adolphe, qui entra un moment après lui, vint diminuer un peu son embarras. Il se remit insensiblement ; mais il ne conserva pas long-tems sa tranquillité. Les observations qu'il fut à portée de faire, le replongèrent bientôt dans de nouvelles inquiétudes. Ses regards qui n'osaient se jeter qu'à la dérobée sur Virginie, furent frappés du fond de mélancolie dont tous ses traits offraient l'empreinte. Il remarqua également que ses yeux se tournaient vers lui sans embarras et sans affectation, et il finit par être désespéré de les rencontrer si souvent ; il eût

préféré qu'elle cherchât à éviter les siens. Sa sécurité ne prouvait que trop son indifférence. Cependant il tâchait encore de se flatter. Les caresses du père le rassuraient sur la crainte du réfroidissement qu'il croyait entrevoir dans les manières de sa fille ; et lorsqu'il termina cette première visite, il ne lui resta pas même la plus légère inquiétude. M. Derville lui exprima le regret qu'il avait de ne pouvoir lui offrir un logement chez lui ; mais il ajouta que si la décence s'opposait à ce qu'il reçût un hôte de son âge, elle ne condamnait pas au moins l'assiduité de l'amitié ; il l'engagea en conséquence à ne pas craindre de lui être importun, et à venir passer avec lui tous les momens qu'il pourrait lui consacrer. Auguste

n'eut pas besoin d'être pressé sur cet article. Il revint dès le soir même, et eut lieu d'être infiniment plus satisfait qu'il ne l'avait été dans l'entrevue de la matinée. Le lendemain M. Derville lui fournit plusieurs fois l'occasion de parler de lui, et du genre de vie qu'il avait mené depuis leur séparation. Auguste était loin de chercher à se faire un mérite de sa constance, mais il éprouva la plus douce des jouissances, de se voir contraint d'entrer dans des détails que Virginie entendait, et dont il pensait qu'elle ne pourrait s'empêcher de lui savoir quelque gré. Ce n'était pas l'amour propre, c'était l'amour le plus sincère et le plus tendre qui comptait sur une récompense dont il se croyait digne; mais hélas! son illu-

sion fut détruite presque aussitôt que formée. Une question de M. Derville produisit une explication dont l'effet ne fut pas moins affreux que rapide pour Auguste. Le choix du séjour où il s'était fixé, et son voisinage de Brest, avaient donné lieu à M. Derville de lui demander s'il avait formé quelque liaison dans la ville. « Aucune, répondit-il, « mes goûts me retenaient conti-« nuellement à la campagne, et je « dois à cet amour pour la soli-« tude, le plus heureux événement « de ma vie; car il m'a fait rencon-« trer ce que j'eusse inutilement « cherché peut-être dans la ville la « plus peuplée; un véritable ami. » — Alors, il commença l'éloge le plus brillant des qualités qu'il avait reconnues dans Maurice, et sans le

nommer, ni laisser rien pressentir du secret qui lui avait été confié : « Je veux, dit-il, profiter de mon « séjour ici, pour lui donner une « marque de mon amitié, et j'es- « père qu'en cela vous voudrez bien « seconder ma bonne volonté pour « lui. » M. Derville l'ayant assuré de l'empressement avec lequel il en saisirait l'occasion : « Il a dans cette « ville, reprit Auguste, un ami « auprès duquel nous pouvons lui « être utiles, et avec d'autant plus « de facilité qu'il est de votre con- « naissance. » — M. Derville regarda Auguste d'un air étonné. « — Oui, continua celui-ci, de « votre connaissance, car vous ha- « bitez sa maison. Vous comprenez « à présent de qui il est question ; de « M. Dupin. « — Auguste s'aperçut

qu'à ce nom tout le monde se regarda, et sourit d'un air d'intelligence. « Ce jeune homme, lui dit « M. Derville, dont vous parlez si « avantageusement, et que le por- « trait que vous en faites aurait dû « me faire reconnaître sur-le- « champ, quand même vous n'eus- « siez pas prononcé le nom de M. « Dupin, ne s'appelle-t-il pas « Maurice? — Précisément. En ce « cas, soyez tranquille; je vous « promets d'avance tout le succès « possible dans la négociation que « vous voulez entamer. Maurice n'a « besoin d'aucune recommandation « auprès de M. Dupin. Si les appa- « rences ont pu tromper un moment « celui-ci, il a bien reconnu son « erreur, et il ne pourrait éprouver « de plus grand chagrin, qu'en ap-

« prenant que Maurice doutât de la
« sincérité de son retour. En un
« mot, mon cher Auguste, ce M.
« Dupin est devant vos yeux; c'est
« lui-même qui vous parle; toute sa
« famille partage ses sentimens.
« C'est une assurance que vous
« pouvez donner à votre ami, sans
« craindre d'être démenti. » — Chaque mot de cette explication ajoutait à l'embarras et à la douleur d'Auguste. La dernière phrase sur-tout fut un trait de lumières affreux pour lui. Elle lui fit tourner malgré lui les yeux sur Virginie, et la rougeur qu'il remarqua sur son visage, fit naître ses soupçons. L'émotion qu'elle annonçait découvrait clairement la cause de l'indifférence qui l'avait frappé à son arrivée, et sur laquelle il cherchait vainement à se

faire illusion. Tout ce que la douleur et la jalousie peuvent avoir de plus pénible, Auguste l'éprouva. Heureusement il était tard, il eut un prétexte de se retirer, et d'abréger par ce moyen la violence d'une position qui lui devenait insupportable.

CHAPITRE XXVII.

Alarmes imprévues.

Dès qu'Auguste fut seul, il éprouva une sorte de soulagement, par la liberté qu'il eut de se livrer à sa douleur. La nécessité de se contraindre, et de cacher son agitation sous un maintien paisible, avait été pour lui le plus cruel des supplices : il fallait à tout moment se montrer différent de lui-même. Mais une fois affranchi des regards qui lui avaient tous paru s'être fixés sur lui, il s'abandonna sans réserve à sa tristesse. Il venait d'apprendre toute l'étendue de son malheur, et cette cruelle connaissance le lais-

sait absolument sans espoir. Son ami n'était plus qu'un rival, et un rival préféré sans doute. Tout servait à l'en convaincre : la tristesse de Virginie, sa réserve avec lui, n'annonçaient que trop le sentiment dont elle était préoccupée ; d'ailleurs, il se rappelait que Maurice avait évité de s'expliquer sur celui qu'il pouvait avoir inspiré, et ce silence lui parut la preuve de ce qu'il redoutait. Il cherchait vainement une illusion qui pût tromper sa douleur, ou un moyen qui pût la guérir. Pouvait-il renoncer à un sentiment qui faisait le charme et le bonheur de sa vie ? L'amitié qu'il portait à Maurice, était-elle assez ancienne, pour qu'il se crût obligé de lui faire un pareil sacrifice ? D'un autre côté, il ne

voyait pas moins d'obstacles à persister dans une prétention dont tout lui démontrait désormais l'inutilité. De quel prix serait pour lui la possession de Virginie, si en donnant son consentement à un mariage arrêté par son père, elle consultait son obéissance plus que son inclination. Cette dernière réflexion l'effrayait d'autant plus, que n'ayant pas été instruit par sa mère des intentions de M. Derville, il les supposait favorables à son amour, d'après l'assurance que lui avait donnée Bernard de l'impatience avec laquelle il était attendu à Nantes. Cette idée avait converti en crainte le desir qu'il formait depuis son arrivée, d'avoir avec M. Derville un entretien sur le motif de son voyage. Il sentait l'impossibi-

lité d'alléguer un prétexte plausible aux délais qu'il eût voulu susciter, et encore plus celle de laisser soupçonner la véritable cause de son incertitude. Après tout, ses observations pouvaient être mal fondées, et le parti qu'il allait prendre, influerait trop essentiellement sur le bonheur de sa vie, pour qu'il risquât de le compromettre par une précipitation mal entendue. Cette considération le décida à rester, et à mettre à profit la découverte qu'il avait déjà faite, pour acquérir, s'il était possible, de meilleurs éclaircissemens.

M. Derville pensait effectivement à l'explication qu'il devait avoir avec Auguste, et n'éprouvait pas un moindre embarras que lui. Une lettre de madame de Versac ve-

nait de lui apprendre comment le hasard avait fait échouer toutes les mesures que la précaution et sa tendresse lui avaient suggérées pour adoucir la nouvelle dont elle comptait faire part à son fils. Il était arrivé à Nantes avec un espoir qu'il importait de ne pas laisser subsister pour son bonheur. Mais cette explication, toute nécessaire qu'elle était, n'en paraissait pas moins fâcheuse à M. Derville. C'était ce désagrément qu'il avait eu principalement en vue d'éviter, et il lui fallut plusieurs jours pour se fortifier dans une résolution que la crainte d'affliger Auguste lui rendait impraticable. Enfin il songea sérieusement à l'exécuter. Il n'osa pas user tout-à-fait de la même franchise avec laquelle il s'était

exprimé vis-à-vis de madame de Versac : le cœur du fils n'aurait pu supporter le langage qui flattait si bien les vues et la vanité de la mère. Il ne voulut pas lui enlever tout d'un coup l'espoir, et crut avoir beaucoup fait en lui annonçant la nécessité d'un délai qui donnait le tems de l'amener par degrés à la vérité qu'il faudrait bien lui révéler un jour. De tous les moyens dont M. Derville pût faire usage, il n'en était aucun qui s'accordât mieux avec la disposition actuelle des sentimens d'Auguste : il reçut presqu'avec joie une nouvelle qui l'aurait mis au désespoir, s'il l'eût apprise à Paris, et de la bouche de sa mère.

Tandis qu'il en était réduit à se féliciter d'un événement dont tout

l'effet se réduisait pourtant à ne pas mettre le comble à son malheur, ce Maurice, qui faisait l'objet de son envie et de sa jalousie, n'était pas dans une position moins fâcheuse que la sienne. Un succès inespéré avait couronné l'entreprise de M. de Kersan. Le bâtiment ennemi, inférieur en force, n'avait pas même tenté la moindre résistance. La nouvelle de la paix lui était parvenue; il essaya d'en faire usage, et invoqua le traité en sa faveur. On pense bien que M. de Kersan n'y eut aucun égard. On avait inutilement fait valoir cette juste considération auprès de ce même capitaine, lorsqu'en pleine paix il avait rencontré et pris son vaisseau. Il profita donc à son tour de l'avantage que lui donnait sa supério-

rité, et emmena sa capture à Brest. La promptitude de cette expédition la rendait aussi fâcheuse pour Maurice, qu'agréable à M. de Kersan. La cessation des hostilités ne permettait plus de songer à de nouvelles excursions : rien ne contrariait donc plus un projet qui n'avait été que suspendu. Mais sa fille et Maurice le redoutaient également. L'estime qu'ils s'accordaient réciproquement était un faible dédommagement du sacrifice de leur amour, et ils ne se sentaient pas la force de l'accomplir; ils n'avaient pas non plus celle d'ouvrir leur cœur à M. de Kersan. Ils s'étaient devinés mutuellement, mais leur secret n'avait pas été plus loin. La timidité de l'une, la reconnaissance de l'autre, ne leur laissaient que le

courage de souffrir, et non celui d'éloigner par un aveu le malheur qui les menaçait. Ils étaient donc victimes de leur silence, et bientôt ils ne furent pas les seules. Une lettre de Bernard à sa femme répandit l'alarme dans une partie de la famille de M. Derville, et la joie dans l'autre. Elle contenait les détails de tous les préparatifs dont il était témoin, et annonçait le jour du mariage comme très-prochain. Auguste ne put s'empêcher de remarquer la tristesse que produisit cette nouvelle dans le cœur de Virginie. Il lut ce qui s'y passait, et depuis ce moment, il ne lui resta aucun doute sur la nature du sentiment qu'elle éprouvait pour son rival. Cette certitude le rendait lui-même aussi à plaindre qu'elle; ce-

pendant il avait encore la générosité d'être sensible à ses peines. Il y avait pour lui un bonheur plus grand que d'être aimé de Virginie, c'était celui de la savoir heureuse. L'indifférence qu'elle lui témoignait, était une source de chagrin éternel pour lui; mais il ne pensait pas que ce fût un tort qu'elle dût expier par des larmes intarissables. En un mot, il écoutait la voix de son cœur, plus que celle de l'amour-propre.

Leur position était cruelle; il en existait une plus douloureuse peut-être encore : c'était celle d'Adolphe. Non-seulement il avait les mêmes inquiétudes que Virginie, comme Auguste il était en proie à tous les tourmens de la jalousie; mais une circonstance particulière ajou-

tait à ses maux. M. Derville enchanté du changement avantageux et brillant qui se préparait dans la fortune de Maurice, voulut contribuer au bonheur de celui ci par le seul moyen qui fût encore en son pouvoir. Il résolut de lui ménager une surprise à laquelle il pensa qu'il serait extrêmement sensible. Il en fit part à son fils, ne doutant pas qu'il ne concourût avec un empressement égal au sien, à un projet qui ne pouvait manquer de plaire à son ami. Il lui annonça donc qu'il se proposait de faire le voyage de Brest, et de l'emmener avec lui, à l'époque du mariage de Maurice. « Notre présence, lui « dit-il, ajoutera un charme de plus « à cette intéressante journée. L'a« mour y jouera le premier rôle,

« mais l'amitié ne perd jamais ses « droits. » Cette déclaration mit le comble au désespoir d'Adolphe : la vue de mademoiselle de Kersan était plus redoutable pour lui que son indifférence. Il lui semblait qu'il allait la perdre une seconde fois, et le malheur d'en être oublié lui parut plus facile à supporter, que celui de sa présence. Pendant plusieurs jours il fut tourmenté par cette affreuse inquiétude. D'un moment à l'autre on attendait la nouvelle qui devait déterminer le voyage. Cette idée était devenue tellement insupportable à Adolphe, qu'insensiblement il s'était armé de tout le courage nécessaire pour se soustraire à la complaisance que son père exigeait de lui. Quelque tort que son amour lui donnât envers

Maurice, il en ressentait encore plus de peines, et il était excusable, puisqu'il était involontaire. Il pouvait donc en faire l'aveu à M. Derville, et il venait de s'y décider, lorsqu'il en fut dispensé par un incident survenu à Brest, et que l'on sut bientôt par Bernard.

M. de Kersan, depuis son retour, jouissait sans inquiétude de nouvelles richesses qu'il regardait, à bon droit, comme légitimes. Cependant on faisait à son insçu tous les efforts possibles pour les lui enlever, et malheureusement il n'en eut connaissance qu'au moment qu'il ne pouvait les combattre. Il s'occupait un jour à dresser l'inventaire des marchandises dont était chargé le bâtiment qu'il avait pris, lorsqu'il reçut la visite inattendue des offi-

ciers de l'amirauté. Ils lui signifièrent l'ordre qui leur avait été enjoint, d'apposer le scellé sur tous les effets provenant de la capture qu'il avait faite, et le sommèrent en même tems d'en faire une déclaration exacte et sincère. Il réclama contre l'injustice de cet acte, mais il fallut s'y soumettre; et dès le jour même, il se mit en marche avec Maurice pour solliciter la révocation d'un ordre que l'on n'avait pu obtenir qu'en trompant l'autorité. Le président du tribunal de l'amirauté était absent. Il demanda vainement une audience de son secrétaire. Plusieurs jours se passèrent ainsi, et pendant ce délai l'affaire se suivait avec chaleur. Un mémoire, dont les exemplaires avaient été répandus avec profusion, con-

testait la validité d'une prise que l'on ne pouvait maintenir sans que l'Angleterre ne crût son honneur intéressé à demander raison d'une infraction aussi manifeste au traité qu'on venait de signer avec elle. Ces motifs, purement politiques, étaient appuyés par d'autres considérations personnelles que l'on présentait comme décisives. Plusieurs témoins oculaires déposaient que M. de Kersan prétextait en vain l'ignorance où il était de la paix, puisque le canon qui l'avait annoncée s'était fait entendre avant qu'il fût sorti de la rade. Ces faits étaient vrais, mais une relation fidèle des circonstances qui les avaient précédés, devait facilement détruire les préventions qu'ils faisaient naître. M. de Kersan du moins s'en flattait;

son espoir ne fut pas de longue durée.

Le lieutenant-général du siége de l'amirauté revint enfin à Brest. Ce magistrat jouissait de la plus grande réputation. Il réunissait à une probité intègre, un esprit droit et éclairé; mais des intentions pures ne sont pas toujours une sauvegarde certaine, ou du moins si elles nous préservent du mal que nous apercevons, elles ne nous empêchent pas d'être la dupe de celui que l'on nous cache. C'était là précisément ce qui arrivait au juge dont nous parlons. La confiance aveugle qu'il avait en son secrétaire égarait quelquefois son jugement, ou plutôt l'empêchait d'en faire usage. Lorsque M. de Kersan voulut lui parler, il le trouva fortement

prévenu contre lui ; et quelque moyen de défense qu'il alléguât en faveur de sa conduite, jamais il ne put parvenir à se justifier à ses yeux. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours de tentatives et de démarches inutiles, que M. de Kersan découvrit la cause de cette invincible opiniâtreté. Le secrétaire seul en était l'auteur. Cet homme ne montrait une opinion aussi contraire à M. de Kersan, que dans l'espoir de mettre son suffrage à un très-haut prix, ou parce qu'il s'était déjà vendu à son adversaire. M. de Kersan lui avait écrit plusieurs lettres pour lui demander une conférence, mais il n'avait pas même obtenu de réponse. Ce ne fut qu'à force d'importunités que cet homme hypocrite en fit une pour se défendre d'ac-

céder au desir de M. de Kersan, en disant qu'il s'était fait une loi, pour éviter toute espèce de partialité, de ne donner aucune audience particulière, et de ne recevoir que par écrit les détails qui pouvaient l'éclairer. Il était difficile de ne pas soupçonner la sincérité de ce langage.

Maurice sentait le parti avantageux que l'on tirerait de cette lettre, si l'on parvenait à prouver que cet homme, si inaccessible pour M. de Kersan, ne l'était pas également pour la partie adverse. Le capitaine anglais était toujours à Brest. Il fit épier ses démarches; mais il ne tira aucun fruit de ce soin. Il apprit même que, loin d'avoir un accès facile auprès du secrétaire, le capitaine se plaignait hautement et dans

des termes peu mesurés, du refus qu'il lui faisait de l'entendre. Cette affectation lui parut suspecte, et le décida à poursuivre ses recherches avec plus d'activité que jamais. En conséquence, au lieu de s'en rapporter aux autres, dès que le jour tombait il allait se poster dans un endroit peu éloigné de la maison du secrétaire, et d'où, sans être vu, il pouvait facilement distinguer tous ceux qui y venaient. Deux jours se passèrent ainsi sans que rien se présentât à l'appui de ses soupçons. Enfin le troisième, il aperçut à la faible lueur d'une lanterne sourde, un homme enveloppé d'un manteau, se glissant avec la plus grande précaution jusqu'à la porte de la maison. A cette vue, Maurice ne douta plus que ce ne fût le capi-

taine ; il se rapprocha, et se mit en embuscade de manière à s'en assurer plus positivement à la sortie. La conférence fut longue, il attendit plus d'une heure sans le voir reparaître. La porte s'ouvrit au bout de ce tems, et offrit à ses regards un homme qu'il ne reconnut pas pour celui qu'il cherchait, mais dont la marche mystérieuse excita sa curiosité. Il suivit donc les pas de cet inconnu, et ne fut pas peu surpris de le voir entrer dans la maison où logeait le capitaine. Le lendemain un domestique intelligent, envoyé par Maurice, prit des informations, et voici ce qu'il rapporta.

L'homme que Maurice avait vu sortir de la maison du secrétaire, était anglais ; il s'appelait Wilson. Il y avait toute apparence, par le

grand intérêt qu'il prenait à l'affaire qui retenait le capitaine à Brest, et sur-tout par le ton de supériorité qu'il affectait vis-à-vis de ce dernier, qu'il était le propriétaire du bâtiment qui faisait le sujet de la contestation avec M. de Kersan. Tout cela avait le caractère de la vraisemblance, et fournissait une preuve de plus de la coupable intelligence qui existait avec le secrétaire. Ces renseignemens étaient de la plus haute importance : M. de Kersan se promit bien d'en faire usage. Nous verrons bientôt comment il y parvint.

CHAPITRE XXVIII.

Restitution.

L'intérêt que M. de Kersan sollicitait si vainement, et depuis si long-tems, il l'obtint de l'excès même de l'injustice dont il était victime. La conduite de l'homme, dont l'opinion devait avoir tant d'influence sur la décision de son procès, lui donnant tout à craindre, il ne ménagea plus rien. Ses amis se joignirent à lui pour divulguer l'odieuse partialité dont il avait acquis les preuves. Le bruit s'en répandît dans la ville, et parvint aux oreilles du chef du tribunal. Son amour pour la justice ne pouvait

le laisser indifférent à une nouvelle dont l'éclat scandaleux réjaillissait indirectement sur lui. Il chassa ignominieusement le scélérat qui trahissait ainsi sa confiance, et se fit remettre toutes les pièces de l'affaire, qu'il se chargea d'examiner lui-même. Cet acte de sévérité changea les choses de face, et fit renaître l'espérance de M. de Kersan. Mais elle ne tarda pas à être détruite.

Depuis quinze jours, il n'entendait plus parler de son procès; mais il était entièrement rassuré sur son résultat, et l'attendait avec tranquillité, lorsqu'un matin le lieutenant-général le fit prier de passer chez lui. Il y courut avec empressement, et presque avec reconnaissance, tant il se croyait sûr d'ap-

prendre une nouvelle favorable.
Cependant il fut détrompé par les premières paroles que prononça le magistrat. « Vous savez, lui dit-il,
« les raisons qui me font prendre
« intérêt à votre affaire : vous avez
« été sur le point d'éprouver la plus
« révoltante des injustices; mais si
« vous n'avez plus rien à craindre
« sous ce rapport, je ne dois pas
« vous dissimuler que vous devez
« redouter aujourd'hui la voix
« même de la justice, et je vous en-
« gage à prévenir sa décision par un
« arrangement avec votre adverse
« partie. Laissez-moi le soin d'en ré-
« gler les dispositions, et que votre
« juge devienne votre conciliateur:
« c'est le seul moyen que j'aie de
« vous être utile. » M. de Kersan aussi surpris que confondu de cette

étrange proposition, rappela toutes les circonstances qui parlaient en sa faveur, et la violence exercée contre lui par le même capitaine dont les réclamations prouvaient la justice de celles qu'il avait à faire valoir lui-même. « Je sais tout ce « que vous pouvez alléguer pour « votre défense, lui répondit le pré- « sident ; vous êtes suffisamment « justifié aux yeux de la morale ; « mais la justice consacrera-t-elle « par un jugement, le plus dange- « reux et le plus impolitique de « tous les principes. D'ailleurs, imi- « terons-nous la conduite que nous « avons tant blâmée dans nos en- « nemis, et lorsque nous leur de- « mandons de justes indemnités « pour les hostilités commises par « leur pavillon avant la déclaration

« de la guerre, pourrions-nous au-
« toriser celles dont nous profite-
« rions après la signature de la
« paix? » A mesure que M. de Kersan
entendait ces raisons, il sentait sa
confiance faiblir. Il n'y avait aucune
réplique à opposer à de si sages
observations, et il se retira décidé
à souscrire à tout ce qu'on lui pro-
poserait.

Maurice eut peine à contenir son
indignation contre le président,
quand il sut que deux jours après
il avait amené M. de Kersan à se
contenter d'une somme de deux
mille louis que Wilson s'était en-
gagé à payer dans un très-court
délai. Cet engagement n'était en-
core que verbal à la vérité, mais
les articles allaient en être rédigés
par le président lui-même, et de-

vaient être signés chez lui un jour convenu. Lorsqu'il fut arrivé, M. de Kersan proposa à Maurice de l'accompagner. La veille celui-ci n'eût accepté qu'avec répugnance; mais les choses extraordinaires qu'il avait apprises dans la matinée sur le compte de Wilson, lui donnaient une extrême curiosité de connaître cet homme, et un secret pressentiment lui faisait croire qu'il pourrait être utile à M. de Kersan.

Les nouveaux renseignemens que Maurice avait acquis venaient de la même source que les premiers, et n'étaient peut-être pas moins importans. Wilson avait pris jusqu'alors le plus grand soin de cacher son séjour à Brest. Il n'y voyait personne, pas même les gens que le capitaine était obligé de recevoir pour ses

affaires. Le secrétaire du président était le seul chez lequel il eût été; encore ses visites n'avaient-elles eu lieu que le soir, c'est-à-dire, à une heure où il ne courait pas le risque d'être reconnu.Une blessure, qu'il disait l'avoir privé d'un œil, le forçait de le tenir habituellement couvert d'un bandeau qui lui cachait une partie de la figure, et le domestique ajoutait, sans cependant le certifier positivement, qu'il l'avait surpris un jour dans sa chambre le visage entièrement découvert, et que, malgré la précipitation avec laquelle il s'était retiré dans son cabinet, il croyait avoir remarqué que cette prétendue blessure n'existait pas. Ces précautions devaient d'autant plus exciter la surprise, qu'elles parais-

saient sans objet. Wilson avait pu fonder quelque espoir sur le secret, tant qu'il servait à dérober la connaissance de ses entrevues avec le secrétaire ; mais aujourd'hui qu'il était public qu'il demeurait à Brest, et qu'il avait vu plusieurs fois le président, quel intérêt avait-il de conserver un travestissement inutile ! Ces réflexions éveillaient les soupçons de Maurice, et il partit avec une impatience extrême de les éclaircir. Le rendez-vous était indiqué pour six heures ; mais Wilson, fidèle à sa marche, attendit que la nuit la favorisât. Il y avait déjà près d'une heure que Maurice et M. de Kersan l'attendaient, lorsqu'il vint accompagné du capitaine. Deux bougies placées sur le bureau du président ne jetaient pas une

clarté assez vive, pour que Maurice pût au premier coup-d'œil distinguer les traits de Wilson. Celui-ci augmenta encore cette difficulté, par le soin qu'il prit de se tenir constamment tourné du côté opposé à la lumière. Après que la lecture de l'acte eut été faite, M. de Kersan, à qui il fut présenté, le signa sans difficulté. Wilson s'apprêtait à en faire autant, et déjà il s'approchait du bureau dans cette intention, lorsque Maurice s'élançant avec précipitation vers lui, le regarda fixement, et lui enlevant des mains le papier dont il s'était emparé : « Non, dit-il, cet abominable complot ne sera pas exécuté. Je m'y oppose, et je prends « sur moi toutes les suites de cette « affaire. » Wilson, frappé d'un son

de voix qui ne lui était pas étranger, demeura interdit à l'aspect de Maurice qui, profitant du trouble où il le voyait, lui arracha son bandeau. « Je ne me suis pas trompé, « s'écria-t-il, c'est bien lui; c'est le « plus infâme de tous les scélérats, « c'est d'Héricourt! » — Serait-il possible, répondit M. de Kersan, d'un ton qui peignait à-la-fois l'horreur que lui inspiraient la vue de cet homme et la satisfaction de le retrouver. « Si vous en doutez encore, « ajouta Maurice, en s'adressant au « président, dont le silence et la « gravité paraissaient improuver sa « vivacité, qu'il vous explique la « raison de son déguisement. » — Cette réflexion était juste. Wilson et le capitaine se regardaient d'un air confondu, et leur embarras ser-

vait de preuves à tout ce que Maurice avançait. Enfin, d'Héricourt, car c'était effectivement lui, rompit le silence, et cachant la crainte qu'il éprouvait sous une feinte assurance: « Eh bien oui, c'est moi, c'est « d'Héricourt qui s'offre à vos yeux. « Que voulez-vous en conclure? « Le mauvais état de mes affaires et « les poursuites de mes créanciers « m'ont fait chercher un asile en « Angleterre. Là, ma bonne con- « duite et quelques circonstances « heureuses m'ont insensiblement « fourni les moyens de réparer ma « fortune. Mon projet était de re- « venir un jour dans ma patrie, et « de prendre des arrangemens avec « ceux que j'ai involontairement « entraînés dans ma ruine; mais le « soin même de leurs intérêts,

« n'exige pas moins que les miens ;
« que je me dérobe à leurs regards
« jusqu'à ce que je sois en état de
« les satisfaire pleinement, et que
« j'évite que quelques-uns d'entre
« eux, par leurs démarches justes à
« la vérité, mais prématurées, ne
« m'enlèvent en un moment le fruit
« de plusieurs années de peines et
« de travaux. Voilà, monsieur, l'ex-
« plication que vous me demandez,
« je la crois satisfaisante ; d'ailleurs
« les affaires que je puis avoir en
« France, n'ont rien de commun
« avec celle qui nous occupe au-
« jourd'hui. Le capitaine dont vous
« vous plaignez, n'avait pas le com-
« mandement de mon vaisseau,
« lorsqu'il s'est emparé de celui que
« l'on réclame, et Wilson n'a ja-
« mais oublié en Angleterre qu'il

« était français. Le corsaire que j'ai « armé, n'a pas été destiné contre « mon pays, et c'est en pleine paix « qu'il m'a été enlevé. » — D'Héricourt s'étendit fort long-tems sur ce point, et y insista avec d'autant plus d'affectation, qu'il remarqua l'impression favorable que cette partie de sa défense produisait sur l'esprit du président. Il triomphait intérieurement, et s'applaudissait déjà d'avoir réduit ses adversaires au silence, lorsque Maurice, qui l'avait écouté sans l'interrompre, tira de son porte-feuille la lettre que Saint-Elme lui avait remise, et dans laquelle d'Héricourt faisait si imprudemment l'aveu de ses torts envers M. Derville. « Voilà, lui dit-« il, un titre auquel il vous sera « difficile de répondre. Les lois

« sont pour M. Wilson, aussi M. de
« Kersan renonce-t-il à des récla-
« mations dont il reconnait le peu de
« fondement ; mais ces mêmes lois
« sont aussi pour M. Derville, et en
« son nom je demande la saisie des
« marchandises et de la personne
« de d'Héricourt. — « Je conviens,
« dit le président, que vous en avez
« le droit ; et si monsieur ne détruit
« pas d'une manière satisfaisante,
« les preuves qui résultent contre
« lui de ce fait, rien ne peut le
« soustraire à la juste punition qu'il
« a méritée. » Ces mots firent pâlir
d'Héricourt. Les gens de son espèce
n'ont que de l'impudence ; le courage
suppose toujours une conscience
pure et sans reproches. Il
balbutia, rougit, et fut entièrement
déconcerté. M. de Kersan profita

de cette remarque pour lui porter en quelque sorte les derniers coups, « Choisissez, lui dit-il, pendant « qu'il en est encore tems. Votre « réputation et votre liberté sont « entre vos mains. Vous pouvez « sauver l'un et l'autre par un sa- « crifice qui n'est après tout qu'une « restitution, et à laquelle nous sau- « rons bien vous forcer si vous ne « la faites de bonne grace. C'est à « vous qu'il appartient de décider « et de votre sort, et de la conduite « que nous devons tenir. » D'Héricourt était furieux : la présence du magistrat, devant lequel cette scène se passait, lui donnait une authenticité redoutable ; il sentit qu'il était perdu, et que toute résistance serait désormais inutile. Il se désista donc de toute espèce de préten-

tions, et se retira la rage dans le cœur, trop heureux qu'il lui fût permis d'aller cacher sa honte en Angleterre, et d'y jouir du reste de la fortune illégitime qu'il y possédait encore.

Dès que Maurice et M. de Kersan furent rentrés chez eux, ils ne purent s'empêcher d'admirer et de bénir les décrets de la providence, qui ne veut jamais que le crime reste impuni. Ils étaient tous les deux plus sensibles au bien qu'ils pouvaient faire, qu'à celui qui leur arrivait; aussi ce jour leur parut-il le plus beau de leur vie. Ils jouissaient d'avance du bonheur que cette nouvelle allait répandre dans la famille Derville. Elle recouvrait par l'effet de ce hasard vraiment merveilleux, la totalité des

biens qu'elle avait perdus. « C'est à
« vous qu'elle a l'obligation de ce
« service, disait M. de Kersan à
« Maurice, il est juste que vous en
« receviez la récompense. Partez
« donc le plutôt possible, et soyez
« le premier à apprendre à Nantes
« cet heureux événement. » — Il
est aisé de se figurer la joie que cette
commission fit éprouver à Maurice.
Tout entier au plaisir de revoir son
bienfaiteur, l'amour lui-même n'avait
aucune part à l'impatience dont il
brûlait. Elle était causée par la seule
reconnaissance, et ses préparatifs
de départ furent bientôt faits. Quelque importance qu'il mît à en tenir
la cause secrète, au moins jusqu'à
son arrivée à Nantes, il sentit l'impossibilité de ne pas la confier à son
oncle ; l'amitié que lui portait cet

excellent homme, ne l'y obligeait pas moins que l'attachement qu'il avait également pour la famille Derville. Il pensa mourir de joie en apprenant cette nouvelle, il embrassait son neveu, et se faisait répéter vingt fois tous les détails de la scène qui s'était passée chez le président. Il voulut absolument être du voyage, et Maurice ne put lui refuser cette juste satisfaction ; mais en partageant les transports et l'alégresse de son neveu, Bernard les réprima tout-à-coup par une circonstance qu'il avait oublié de lui rapporter depuis son retour, et qu'il crut propre à augmenter le bonheur dont il jouissait actuellement . . . .

« Si tu acquiers des droits à la re-
« connaissance de M. Derville, lui

« dit-il, tu n'en auras pas moins à « celle de Virginie. Elle sera beau- « coup plus sensible que son père ; « à l'événement que nous allons lui « annoncer ; ses effets seront bien « plus importans pour elle, que « pour le reste de sa famille. » Après ce début inintelligible pour Maurice, Bernard lui raconta dans le plus grand détail ce qui s'était passé en son absence, l'arrivée d'Auguste de Versac, son départ pour Nantes, et l'impatience avec laquelle il y était attendu. « Depuis long-tems « ajouta-t-il, son mariage avec « Virginie avait été arrêté ; rien ne « s'y oppose aujourd'hui que la dé- « licatesse de M. Derville. M.me de « Versac a enfin donné son consen- « tement. La fortune seule retient « encore notre protecteur et notre

« ami. Tes soins ont levé tous les
« obstacles, nous n'arriverons que
« pour être témoins d'un bonheur
« auquel nous prendrons d'autant
« plus de part, que c'est toi qui en
« sera l'auteur. Ma femme a sou-
« vent remarqué l'attachement que
« tu as inspiré à Virginie; combien
« n'augmentera-t-il pas aujourd'hui
« que tu l'unis à celui qu'elle aime,
« car nous avons deviné le secret
« de son cœur, et peut-être nous
« est-il mieux connu qu'à elle-
« même. Chacune de ces paroles
« déchirait celui de Maurice. Et
« depuis quand, demanda-t-il à son
« oncle, Auguste de Versac sait-il
« que M. Derville et M. Dupin sont
« la même personne?—Je l'ignore,
« répondit Bernard; mais c'est moi,
« c'est moi qui lui ai appris la re-

« traite de la famille, que sans mon « heureuse explication il allait cher- « cher à Paris. » Maurice à ces mots ne put retenir un mouvement d'impatience, et il sortit avec précipitation pour ne pas en entendre davantage. Dès qu'il fut seul, et qu'il eut la liberté de se livrer à ses réflexions, il vit toute l'étendue de son malheur, et la perfidie de celui qu'il avait si mal-à-propos regardé comme son ami. Il ne pouvait exiger, à la vérité, qu'il lui fît le sacrifice d'un sentiment antérieur à leur liaison; mais était-il généreux à Auguste de profiter de son absence, et du hasard qui le rendait maître de son secret, pour combler la mesure de ses maux. Cette conduite lui inspirait le plus profond mépris; mais ce n'était pas tout. Il fallait

qu'il le renfermât en lui-même, qu'il respectât le choix de Virginie, et qu'enfin ce fût lui qui assurât le triomphe de son rival. Cette idée ne lui faisait plus envisager qu'un affreux supplice, dans un voyage que le moment précédent il désirait avec tant d'impatience ; mais aucun prétexte ne lui permettait de s'en dispenser. M. de Kersan et Bernard pressaient les apprêts du voyage, et le lendemain de ce funeste éclaircissement, il fallut que Maurice se mît en route pour Nantes.

CHAPITRE XXIX.

Explication.

Maurice allait porter la joie dans la famille Derville, et il y arrivait, le cœur navré de la plus profonde tristesse; accablé par ses réflexions, il n'avait la faculté ni de s'en distraire, ni de s'y livrer. Forcé à une pénible dissimulation devant son oncle, il souffrait encore plus par le contraste que formaient les sentimens qui les affectaient l'un et l'autre. Trop heureux d'avoir saisi l'occasion de s'acquitter envers son bienfaiteur, Maurice aurait trouvé peut-être une consolation dans cette idée, si

Bernard ne l'eût ramené sans cesse vers celle dont il craignait le plus de s'occuper, en lui parlant de l'établissement prochain de Virginie, et des qualités de celui auquel sa main était destinée. Mais les contrariétés que cet entretien lui fit supporter pendant toute la route, cessèrent tout-à-coup au moment de son arrivée. L'impression que lui causa la vue de M. Derville, effaça d'abord toutes les autres. Une scène touchante et délicieuse vint émouvoir son ame, et en éloigna pendant quelques instans les chagrins dont elle avait été tourmentée. Il resta plus d'un quart-d'heure entre les bras de son respectable ami, sans que l'un ni l'autre pût s'exprimer autrement que par les larmes que la joie leur fai-

sait répandre. Celles de M. Derville avaient quelque chose de significatif et d'attendrissant, que Maurice comprit à merveille. Il semblait, en le pressant sur son cœur, lui désigner la place qu'il y avait toujours gardée, et invoquer ce témoin d'une amitié que ses soupçons n'avaient jamais été capables d'altérer. M.me Derville, Adolphe et Virginie tenaient leurs yeux fixés sur Maurice, comme s'ils eussent attendu qu'il leur fît connaître que les torts que l'on avait à se reprocher envers lui, n'avaient causé aucun réfroidissement dans ses sentimens. Ce que de longues explications produisent à peine entre les hommes indifférens, un regard suffit pour l'opérer entre des amis. Maurice entendit des excuses qu'on

ne prononçait pas, et le silence qu'il garda n'empêcha pas la famille Derville d'être entièrement rassurée sur ses dispositions à son égard. Elle avait eu une preuve de sa reconnaissance, à l'époque de la rencontre qu'il avait faite de Saint-Elme; mais la reconnaissance est un devoir, et tous ses efforts pour le remplir ne valaient pas une seule des caresses qu'il prodiguait volontairement à M. Derville. La confiance la plus entière s'établit en conséquence entr'eux, et il ne resta du passé, que le souvenir d'un attachement qui devenait à jamais inviolable. Au milieu de ces doux épanchemens, Maurice sentait une sorte d'embarras que les gens délicats pourront seuls comprendre. Il n'osait plus parler du

sujet de son voyage : sa modestie lui défendait d'annoncer un événement auquel il avait eu tant de part ; il craignait de paraître exiger des remerciemens, et de faire valoir les droits qu'il venait d'acquérir à la reconnaissance de ceux à qui il ne pouvait assez témoigner la sienne. D'ailleurs, les questions qu'on lui adressait, se succédaient avec tant de rapidité, les regards de Virginie, que les siens rencontraient à chaque instant, le jetaient dans un trouble si grand, qu'il était hors d'état de mettre le moindre ordre dans ses idées. Heureusement pour lui, l'arrivée de madame Bernard vint mettre fin à une situation qui commençait à devenir embarrassante. Informée par son mari de tout ce qui s'était passé,

elle descendait avec une impatience également causée par le desir de revoir son neveu, et celui de partager la joie de la famille. Lorsque son cœur fut un peu soulagé par ses pleurs, et par les embrassemens qu'elle prodiguait à Maurice : « Enfin, « dit-elle, nous sommes tous heu-« reux, et c'est l'arrivée de mon « cher Maurice, de mon cher en-« fant, qui fait cesser nos peines. » M. Derville n'attachait pas à cette phrase le même sens que madame Bernard, et cependant un sourire approbatif indiquait assez qu'il pensait comme elle. « Le nom que vous « portez ici, ajouta-t-elle, en s'a-« dressant à M. Derville, y jouit « déjà d'une considération égale à « celui sous lequel vous étiez connu « à Paris ; mais quel que soit celui

« que vous adoptiez à présent, votre « tranquillité ne court plus aucun « risque, et la précaution que vous « avait fait prendre une délicatesse « exagérée, devient désormais inu- « tile. » — « Que veut dire ceci, « s'écria M. Derville, avec un « mouvement de surprise et de cu- « riosité ? » — « Que Maurice vous « rapporte votre nom, votre for- « tune, votre existence, votre bon- « heur ; que l'infâme d'Héricourt « est retrouvé. » A ces mots, tous les yeux se fixèrent sur madame Bernard, qui commença à entrer dans le détail des événemens passés à Brest. M. Derville écouta son récit avec autant de surprise que d'embarras. Mais si son premier mouvement en fut un de reconnaissance, sa première réflexion le

porta à refuser les offres de Maurice. « Je n'ai aucun droit, lui dit-il, sur les biens que vous voulez remettre entre mes mains, ils appartiennent à M. de Kersan ; et si une délicatesse excessive et mal entendue le fait renoncer en ma faveur à une propriété si légitimement acquise, la mienne me défend de profiter d'une honnêteté trop scrupuleuse. Ce n'est pas sur d'Héricourt, c'est sur l'Angleterre que ce vaisseau a été pris, puisqu'il faisait partie de ses forces maritimes, et je n'ai aucune prétention à faire valoir dans cette occasion. » Maurice eut besoin du témoignage de son oncle, pour vaincre la résistance de M. Derville, et il détruisit toutes ses objections par le récit de ce qui s'était

passé à l'amirauté. « Mon ami, dit cet excellent homme, vous me mettez dans l'impossibilité de m'acquitter envers vous; mais toute ma famille m'aidera dans le desir que j'en ai, par l'éternel attachement dont elle s'occupera de vous donner des preuves. » Maurice chercha dans les yeux de Virginie la confirmation d'une promesse dans laquelle elle était comprise. Sa physionomie exprimait un sentiment plus tendre que la reconnaissance. Il était difficile que son cœur ne fût pas dans ce moment trahi par son émotion. Un seul instant suffit donc pour apprendre, ou au moins faire soupçonner à Maurice un secret qu'on lui avait jusqu'alors caché avec tant de soin. Mais son bonheur ressembla à celui que pro-

cure l'illusion d'un songe : le moment du réveil n'arriva que trop tôt pour lui. Un mot de M. Derville en fut la cause. « Nous possédons « ici, lui dit-il, un jeune homme « que nous aimons tous, et que son « attachement pour vous doit en« core nous rendre plus cher. Au« guste de Versac ne sera pas moins « sensible que nous à la bonne nou« velle que vous nous apprenez, et « peut-être n'y est-il pas moins « intéressé, ajouta-t-il, en regar« dant Virginie que cette réflexion « fit changer de couleur. » Maurice, de son côté, n'était pas dans une position moins embarrassante. Il devint rêveur et silencieux : il perdait l'erreur séduisante à laquelle il avait dû un moment d'espoir. Tout venait de changer pour lui; mais

d'autres peines l'attendaient encore.
Pendant qu'il cherchait à se rendre maître de la violente agitation qui le tourmentait, la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer Auguste de Versac lui-même. Il n'était pas prévenu de l'arrivée de Maurice : il fit un mouvement de surprise en le regardant, et le fixa comme pour s'assurer si ses yeux ne le trompaient point. « Eh ! sûrement, lui dit M.
« Derville, qui remarquait son indé-
« cision, c'est lui, c'est votre ami. » —
« Comment Maurice ici ! Pourquoi
« m'en avoir fait un mystère ? » — On lui raconta tous les détails que l'on venait d'apprendre, et le service important que l'on devait à l'amitié de Maurice. A ce récit, il s'élança dans ses bras. « Qui voudrait,
« lui dit-il, s'opposer jamais au

« bonheur de celui qui en est si « digne ? Ah ! croyez qu'Auguste « de Versac ne forme plus qu'un « vœu : c'est de prouver à Maurice « qu'il mérite sa confiance et son « amitié. » Cette protestation, dans toute autre circonstance, eût été rassurante pour Maurice ; mais il ne pouvait croire à sa sincérité, après ce qui s'était passé. Il la reçut donc assez froidement, et la regarda comme une excuse dont Auguste se servait pour justifier sa conduite et son séjour à Nantes.

La journée suivante fut encore plus terrible pour Maurice. Il était le matin dans le cabinet de M. Derville, lorsqu'Auguste s'y présenta : « Je vous attendais avec « impatience, s'écria M. Derville ; « j'ai une bonne nouvelle à vous

« apprendre. » Maurice voulait se retirer, M. Derville le retint. « Je n'ai « aucun secret pour vous, lui dit-il, « et je désire même que vous soyiez « témoin d'un plaisir qui est votre « ouvrage beaucoup plus encore que « le mien. » Alors il leur apprit qu'il venait d'écrire à madame de Versac. « Vous voyez, dit-il à Auguste, que « je suis fidèle à ma parole. Maurice « a levé les obstacles qui m'empê- « chaient de la tenir, et je m'em- « presse aujourd'hui d'assurer votre « bonheur et celui de ma fille, en « l'unissant à celui qu'elle aime. » A ce mot, Auguste poussa un profond soupir. Cette conversation était également embarrassante pour les deux jeunes gens, et les suites qu'elle produisit devinrent de jour en jour plus fâcheuses. Il semblait en effet

que la tristesse fût revenue dans la maison de Nantes avec la fortune. Comment Auguste n'en aurait-il pas éprouvé ? Il avait lu dans le cœur de Virginie sa préférence pour Maurice. Celui-ci, de son côté, ne se laissait plus abuser par la fausse expérience qui l'avait séduite. Les regards de Virginie, qu'il avait si mal interprétés, étaient bien démentis par sa conduite : elle avait connaissance de la lettre écrite à madame de Versac, et le peu d'inquiétude avec laquelle elle en attendait le résultat, prouvait assez son indifférence pour lui. Enfin, Adolphe lui-même n'était plus reconnaissable : il semblait mettre tous ses soins à l'éviter. Quelle pouvait être la cause de ce changement ? elle était impossible à deviner. Ce n'é-

tait pas en effet son ami que craignait Adolphe, c'était lui-même, c'était son amour, dont le souvenir lui était si cher, et dont sa délicatesse exigeait le sacrifice. Il l'avait fait, mais cet effort avait en quelque sorte épuisé ses forces. Il pouvait, il devait même s'immoler à l'amitié; mais elle ne l'obligeait pas d'ajouter chaque jour un surcroît à ses peines; et c'est ce qui lui faisait redouter des entretiens particuliers avec Maurice. Le besoin de celui-ci devait être de parler de son bonheur, et de le partager avec son ami. Il sentait qu'il ne serait jamais assez faux pour affecter une joie qu'il était si loin d'éprouver, ni assez maître de lui pour déguiser son chagrin. Maurice attribuait sa réserve à une cause bien différente. Il se souve-

nait encore du dédain qu'il en avait essuyé dans une circonstance semblable; il crut qu'Adolphe avait encore pénétré son secret, malgré tous ses soins à le cacher, et que son orgueil était révolté d'un sentiment qu'il trouvait apparemment déplacé. Cette réflexion l'affligeait, elle l'humiliait même, et bientôt les sujets de plaintes qu'il croyait avoir à former contre le frère et la sœur, diminuèrent son éloignement pour mademoiselle de Kersan. Insensiblement le dépit lui tint lieu d'amour, et il songea sérieusement à un mariage qui vengerait son amour-propre, en prouvant à Adolphe que tout le monde ne partageait pas son injurieux mépris. Cette résolution une fois prise, ne tarda pas à être connue. Dès ce moment il ne perdait

pas une occasion, dès qu'il était question de mademoiselle de Kersan, de se répandre en éloges qui paraissaient d'autant plus sincères à Adolphe qu'ils étaient plus exagérés. Mais ce n'était pas pour lui seul qu'ils étaient pénibles. Virginie était en proie à tous les mouvemens du dépit et de la jalousie : elle ignorait, il est vrai, ce qui se passait dans son cœur, et croyait n'être affectée que de la triste position de son frère. Elle était dans la confidence de son amour, et comment n'aurait-elle pas partagé sa douleur! C'était pour lui seul qu'elle cherchait depuis quelques jours à entamer un entretien avec Maurice, pour lui apprendre le secret d'Adolphe. Elle savait bien que cette révélation n'engagerait pas Maurice à renon-

cer à son amour; mais son bonheur ne serait pas moins entier, parce qu'il en jouirait en silence, et il ne renouvelerait plus les regrets d'Adolphe, par l'exagération vraiment ridicule avec laquelle il avait toujours la fureur de vanter les charmes, l'esprit et les perfections de mademoiselle de Kersan.

Maurice la trouva seule un jour dans le salon : elle tenait un livre à la main ; c'était un volume de Milton qui lui avait servi autrefois pour lui enseigner la langue anglaise, et dont il avait souligné de sa main les passages les plus frappans. Cette preuve du goût qu'elle avait conservé pour la littérature auglaise, ne pouvait être indifférente à celui qui le lui avait inspiré. Cette remarque éveilla dans son

cœur un espoir confus, mais qui ne servit qu'à augmenter son embarras. Après un silence assez long, il entama la conversation par l'éloge du poëme dont ils avaient autrefois ensemble admiré les beautés. Ce sujet l'amena à quelques réflexions sur l'éducation actuelle des femmes, et sur les talens dont elles ont soin d'orner leur esprit. Il est aisé de sentir que Virginie était l'objet de ces éloges, qu'il ne généralisait que par l'embarras où il était de les lui adresser directement. Elle ne parut cependant pas se les attribuer, et les expliqua même de la manière la plus défavorable à Maurice. Personne, lui dit-elle, n'est plus à portée que vous d'apprécier l'éclat que les talens répandent sur les femmes qui les cultivent, et chacun

sait que mademoiselle de Kersan....
Maurice au désespoir d'avoir été si mal compris, se hâta d'interrompre Virginie. Je conviens, dit-il, qu'elle est la seule personne peut-être dont les talens, les grâces et la modestie lui donnent avec vous quelque point de ressemblance. Ce langage n'était plus équivoque; mais Virginie ne le regarda que comme une de ces formules bannales, qui prouvaient plus la politesse que la sincérité de Maurice. Dispensez-vous, lui dit-elle, de ces ménagemens: on peut louer une femme devant moi, sans craindre de blesser mon amour-propre.

Depuis long-tems je rends justice à mademoiselle de Kersan. Le portrait que m'en a fait Adolphe m'a assez appris à la connaître. — Mon

opinion, sans doute, est conforme à la sienne, reprit Maurice; mais puisqu'il faut que je m'excuse d'une comparaison que votre modestie seule peut blâmer, songez que votre frère n'est pas toujours exempt d'exagération, et sans doute vous n'avez pas oublié son enthousiasme pour les anglaises. C'était rappeler la lettre dont le postscriptum avait autrefois causé tant de plaisir et d'embarras à Virginie; son seul souvenir lui fit éprouver encore la même impression : un mot avait fait évanouir toute la fermeté dont elle s'était armée; mais la réflexion la lui rendit. Je ne vois pas, lui dit-elle, à quoi tend cette oiseuse discussion, et pourquoi vous cherchez à déprécier des qualités qui vous promettent un bonheur si durable.

Vous devriez vous applaudir d'une circonstance qui met si bien d'accord vos goûts et vos devoirs; vous n'avez pas toujours été dans une position aussi favorable. Maurice ne comprit pas d'abord ce discours; mais le ton dont il était accompagné, ne lui permettant pas de douter qu'il ne cachât quelque reproche, il en demanda l'explication. Je veux dire, reprit Virginie, que si vous eussiez eu pour mes parens le même degré d'attachement que pour la famille Kersan, un faux point d'honneur ne vous eût pas fait oublier ce que vous deviez à la reconnaissance et à l'amitié. Elle avait établi entre Adolphe et vous des rapports aussi sacrés et aussi intimes que ceux de la nature; il était votre frère autant que le mien,

et cette considération, ce me semble, devait avoir assez de force pour étouffer la voix d'un préjugé qui, jusqu'à vous, n'avait point exercé son influence dans l'intérieur des familles. Vous avez réparé, je le sais, la légèreté de votre conduite ; mais il ne fallait pas moins peut-être que ce qui est arrivé, pour que la réparation fût égale au tort que votre absence nous avait causé : car enfin, votre surveillance, pendant la maladie de mon père, eût pu déjouer les manœuvres de d'Héricourt, et les conseils d'un ami pouvaient ouvrir les yeux d'Adolphe. Maurice se disculpa facilement de cette dernière partie de l'accusation que lui intentait Virginie. Il lui représenta l'impossibilité de prévoir et de com-

battre les desseins de d'Héricourt, avec sa jeunesse et l'inexpérience qu'il avait alors. Quant à l'autre imputation, il convint de bonne foi, qu'il n'avait aucune excuse à alléguer. Mais plus j'ai réfléchi, ajouta-t-il, à la cause qui détermina mon départ, et plus je suis resté convaincu que, bien loin de venir d'un défaut d'attachement pour votre famille, elle avait précisément la source opposée. Virginie se récria sur la singularité d'un attachement qui portait à abandonner ses amis. Alors Maurice poussé à bout : Eh bien, dit-il, apprenez donc mon secret. Sachez.... Mais non, vous me trouverez encore plus coupable quand vous connaîtrez la fatale raison d'un départ qui vous paraît déjà si condamnable : per-

mettez que je garde un silence que je ne puis rompre sans augmenter les préventions que vous avez contre moi. Mais il n'était plus tems de se taire. Virginie commençait à pressentir ce qu'il avait à lui dire, il avait excité sa curiosité ; il fallait la satisfaire. Elle l'en pria, elle l'exigea même. Il obéit. Je vais, dit-il, m'attirer votre disgrace, votre haine peut-être ; mais songez que mon respect pour vous ne me permet plus de résister à une volonté que vous manifestez, et que ma soumission doit faire excuser un aveu que jamais ma témérité n'aurait tenté. J'aime ; et comment aurais-je pu m'en défendre, en passant ma vie auprès de vous, en voyant chaque jour le développement de tant d'aimables et précieuses qualités ; mais

ne croyez pas sur-tout que ma raison ait approuvé mon amour : je l'aï combattu, j'ai juré qu'il resterait à jamais renfermé dans mon cœur : tous les efforts que prescrivent le devoir, la délicatesse et l'honneur, je les ai tentés. Hélas ! ils ont été inutiles. C'est alors que j'ai senti qu'il fallait me bannir de votre présence. La violence d'Adolphe ne servit donc que de prétexte à ma fuite, mais je fus encore une fois trompé dans mon espérance. L'éloignement ne me rendit pas le repos que je cherchais. Sans vous, la vie me devint odieuse ; deux fois j'ai voulu la perdre, et mon malheur seul m'a préservé des dangers où je courais. Enfin mon désespoir, les dédains que j'ai cru remarquer dans votre frère, votre indifférence

que je lis tous les jours dans vos yeux, m'ont fait prendre un parti auquel je me croyais irrévocablement fixé, mais je reconnais qu'il est au-dessus de mes forces. Jamais, je le sens, jamais je ne pourrai devenir l'époux de mademoiselle de Kersan. Ce changement de résolution va me donner, je le sais, toutes les apparences de l'ingratitude vis-à-vis de son père; mais je dois songer, avant tout, au bonheur de sa fille. Tandis qu'il parlait, le cœur de Virginie était successivement attendri par l'amour et la pitié. Est-il bien vrai, dit-elle, que vous n'aimez pas mademoiselle de Kersan? Dois-je espérer un tel bonheur... pour mon frère. Oui, je vous confie son secret avec d'autant plus de plaisir qu'il ne peut plus vous affli-

ger, si vous êtes sincère. Depuis long-tems Adolphe nourrit dans son cœur une passion qui le consume, et votre mariage le rendait à jamais malheureux. Ah ciel! s'écria Maurice, il me traite comme un rival, il m'a caché son amour, il souffre et c'est moi qui en suis la cause. Je connais à présent le motif du mépris dont je l'accusais si injustement; mais je veux réparer mes torts envers lui : dès demain je pars, je vais trouver M. de Kersan, et je ne reviens ici que pour apporter une réponse favorable à mon ami. En m'éloignant ensuite de votre famille, j'emporterai du moins la consolation de savoir que ses chagrins sont finis. Vous même, je songerai, en vous perdant, que vous jouissez d'un bonheur que

rien ne peut désormais troubler. Le fortuné Versac est digne de vous. Ses qualités, son cœur, son amour méritent la récompense qui va le couronner. Quant à moi, sans fortune, sans naissance, sans autre appui que moi-même, tout ne sert-il pas à me démontrer le ridicule d'avoir pu élever mes vœux jusqu'à vous. Maurice ira cacher à tous les yeux, ses larmes et son secret; heureux si le tems détruit la haine que vous lui avez témoignée aujourd'hui, et s'il parvient à être entièrement oublié de vous. Oublié! s'écria Virginie, et comment le pourrai-je quand mon frère vous doit plus que la vie. La vivacité de cette exclamation, et le ton qui l'accompagna, ne pouvaient manquer d'éveiller l'espoir de Maurice.

Le plaisir, la surprise, l'embarras le retinrent un moment immobile. Virginie de son côté commençait à se repentir d'avoir laissé deviner son secret : ils étaient tous deux dans le trouble le plus grand, lorsqu'ils virent entrer Auguste de Versac. Leur émotion le frappa, et elle lui aurait appris l'intelligence de leurs cœurs, quand même il ne l'eût pas soupçonnée depuis longtems. Sa présence ajoutait à leur embarras, et cette remarque le mettait lui-même dans une position pénible, qui fût heureusement terminée par l'arrivée de M. Derville. Il cherchait Maurice, et venait lui annoncer une bonne nouvelle. Il lui remit une lettre qu'il parcourut avec d'autant plus de curiosité, qu'il reconnut l'écriture de son père. Il

mandait que, malgré l'aisance dans laquelle il vivait, sa séparation d'avec son fils l'empêchait d'être parfaitement heureux. En conséquence il venait de céder sa maison de commerce, et allait s'établir à Brest auprès de Maurice. Il ajoutait que passant aussi près de Nantes, il se détournerait pour avoir encore le plaisir de témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur. Cette lettre combla tout le monde de joie, mais un événement singulier la remplaca dès le lendemain par la plus vive inquiétude.

L'arrivée prochaine de Thomas et de sa femme, n'empêchait pas Maurice de songer à la promesse qu'il avait faite à Virginie. Il pouvait, dans l'intervalle faire le voyage de Brest, et il se disposait à annoncer

son départ dans la matinée, lorsqu'il se vit forcé de le différer par une circonstance qui le rendait nécessaire à M. Derville. Auguste venait de partir subitement. Une lettre qu'il écrivait à M. Derville lui apprenait qu'une affaire importante le forçait de s'éloigner sans lui laisser le tems de prendre congé de lui. Il assurait au surplus que son voyage ne serait pas long, et qu'il reviendrait bientôt jouir du seul bonheur qui pût exister pour lui. M. Derville ne comprit rien à la promptitude de ce départ mystérieux. Mais après une infinité de conjectures, il pensa que madame de Versac avait sans doute écrit à son fils, et que celui-ci n'en obtenant pas un consentement aussi positif qu'il le désirait, s'était flatté de la déterminer par ses priè-

res, et s'était mis en route pour Paris, sans oser donner connaissance d'un refus qu'il espérait faire rétracter. En attendant de meilleurs éclaircissemens, Maurice ne pouvait abandonner M. Derville. Il se décida donc à rester jusqu'à ce que l'on eût reçu quelque nouvelle qui calmât les inquiétudes dont il était témoin.

CHAPITRE XXX.

Conclusion.

Maurice, pour être débarrassé de son rival, n'en était pas plus heureux. La lettre d'Auguste lui paraissait une preuve de son amour, et de l'espoir qu'il avait de réussir dans la démarche qu'il allait tenter. Encore si dans son affliction il lui eût été permis de chercher quelque consolation dans le sein de l'amitié! mais au milieu d'une famille dont il faisait, pour ainsi dire, partie par l'affection qu'elle lui portait, il était obligé de cacher soigneusement son secret à M. Derville; il lui était également impossible de se confier à

Adolphe. Il ne l'avait point instruit de la démarche qu'il se proposait de faire à Brest, dans l'incertitude où il était de son succès; et quelque effort que fît celui-ci pour combattre son amour, il mettait dans ses manières avec Maurice, un refroidissement involontaire. C'était une injustice; mais la jalousie sait-elle s'en défendre, et le plus grand crime à ses yeux n'est-il pas celui d'être préféré? Maurice était donc obligé de dévorer ses chagrins en silence; mais s'ils n'étaient pas visibles pour Adolphe, ils n'avaient pas échappé à Auguste. Cette découverte qui l'avait d'abord affligé, lui suggéra une résolution qu'il avait regardée jusqu'alors comme au-dessus de son courage. Le sacrifice de sa vie lui eût moins coûté

que celui de son amour, tant qu'il l'avait cru partagé. La scène du salon ayant détruit cette illusion, la perte de Virginie lui parut plus facile à supporter que son indifférence, et ne pouvant pas obtenir un sentiment qu'il ne dépendait plus d'elle de lui accorder, il voulut au moins la forcer à l'amitié. En conséquence il partit, non pour Paris, comme on le soupçonnait, mais pour Brest. Il est inutile de s'arrêter long-tems sur les détails d'un voyage pendant lequel il eut à souffrir tantôt des regrets que lui inspirait sa démarche, tantôt de la crainte de la voir échouée. Il arrive chez M. de Kersan : il se fait annoncer comme un ami de Maurice. Il ne pouvait prendre un titre plus recommandable auprès de lui.

Il s'en aperçut à l'accueil obligeant qu'il reçut : mais au milieu des questions que M. de Kersan lui adressait relativement à Maurice, il fut frappé de la tristesse qui se lisait sur sa physionomie. Cette observation l'embarrassa. Il fallait cependant qu'il expliquât l'objet de sa visite, et il le fit avec le plus de ménagement possible.

« L'intérêt que vous prenez à Maurice, lui dit-il, me fait espérer que vous m'écouterez avec quelque attention. » Ce début augmenta visiblement la contrainte de M. de Kersan. « Je ne vous cache pas, continua Auguste, que je désire et redoute à-la-fois l'entretien que nous allons avoir. Le seul desir d'être utile à mon ami a dicté ma démarche. Je ne me pardonnerai

jamais si son effet est de lui nuire dans votre esprit. A la veille de recevoir un gage inappréciable de votre amitié pour lui, il ne met point de bornes à sa reconnaissance; personne ne rend plus que lui justice à mademoiselle votre fille; mais ... » Ici Auguste s'arrêta avec un embarras que redoublaient les regards de M. de Kersan. Eh bien, achevez, s'écria celui-ci; votre silence me cause cent fois plus d'inquiétudes que ne le ferait une prompte explication. Maurice serait-il.... Il n'est point ingrat, dit Auguste en l'interrompant, et croyant deviner sa pensée. Il mérite plus que jamais vos bontés, car il est malheureux. Oui, Monsieur, ce mariage qui réunirait tant d'avantages pour tout autre que

Maurice, ne lui préparera que des regrets. Alors il raconta tout ce que Maurice lui avait appris autrefois sur son amour pour Virginie, sur sa crainte de le laisser paraître, sur la position fâcheuse où il se trouvait vis-à-vis de deux bienfaiteurs qu'il croyait offenser également, et pour lesquels il ne balancerait pas à faire le sacrifice de sa vie, s'il était nécessaire. Pendant cette explication, si pénible pour celui qui se voyait forcé de la donner, M. de Kersan reprenait insensiblement sa sérénité. Vous ne pouviez, dit-il, m'annoncer une nouvelle plus agréable : c'était à Maurice que vous vouliez rendre service, et je ne vous ai pas moins d'obligation que lui ; peut-être ai-je droit de me plaindre qu'il ne

m'ait pas plutôt ouvert son cœur, mais ma vengeance est prête, et demain je pars avec vous pour porter moi-même ma réponse à Brest. Auguste n'osait interroger M. de Kersan sur son projet, mais il était rassuré par le ton de franchise et de bonhomie avec lequel il lui parlait; et il se disposa à ce voyage avec un pressentiment du succès qui devait le terminer.

Il n'y avait encore que deux jours qu'il était parti de Nantes, et dans ce court espace de tems les choses y avaient bien changé de face. M. Derville venait de recevoir une lettre de madame de Versac, qui avait augmenté l'inquiétude occasionnée par le brusque départ d'Auguste. Sa mère accordait son consentement à un mariage qui flattait

à présent sa vanité. Il était constant d'après cela, qu'Auguste n'était pas à Paris, et hors de vraisemblance qu'il fût appelé loin de Nantes par une affaire plus importante que celle qui l'y avait retenu jusqu'à ce moment. On ne savait comment interpréter cette étrange disparition, et chacun en raisonnait suivant ses craintes ou ses espérances, lorsqu'un soir on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte. L'émotion de Maurice le retint immobile, et l'empêcha de suivre M. Derville, qui s'empressa d'aller au-devant d'Auguste dont il venait de reconnaître la voix. Un homme d'un certain âge l'accompagnait; il s'élança vers M. Derville dès qu'il l'eut entendu nommer, et lui prenant familièrement la main :

Il faut, dit-il, que vous me présentiez à votre famille; mais je vous demande d'abord un moment d'entretien. Ce début excita l'inquiétude de M. Derville; il introduisit sur-le-champ l'étranger dans son cabinet, et sa surprise fut à son comble, lorsqu'il sut que c'était M. de Kersan. La reconnaissance le précipita dans ses bras. Votre présence, lui dit-il, était le seul bien dont j'éprouvasse aujourd'hui le besoin : j'aurais prévenu votre visite sans l'affaire intéressante qui m'a forcé de rester ici, et que sans doute vous n'ignorez pas, puisque je vous vois avec celui qu'elle concerne autant que moi. Ses yeux se portèrent en même tems sur Auguste, qui rougit et ne put retenir un soupir. Ne parlons, dit M. de Kersan, ni de ce que

j'ai eu le bonheur de faire, ni de remercimens; ou si vous croyez m'en devoir, je viens vous offrir une occasion de vous acquitter à jamais envers moi. M. Derville ne répondit pas, mais ses yeux exprimaient assez le plaisir que cet espoir lui procurait. Vous savez, continua M. de Kersan, les projets que j'avais formés pour l'établissement de ma fille. La raison et l'amitié avaient déterminé mon choix; mais l'amour ne l'a pas confirmé. Le jour même du départ de Maurice pour Nantes, ma fille m'ouvrit son cœur. Elle m'avoua que, malgré l'estime qu'elle ne pouvait refuser à Maurice, elle ne sentait pas pour lui cet attrait dont le charme seul peut promettre le bonheur; elle s'accusait d'injustice à son égard, et ne

pouvait en triompher malgré tous les efforts de sa raison. Vous êtes, sans doute étonné d'une indifférence qui suppose que Maurice n'avait pas été apprécié par ma fille; je le fus moins, car tandis qu'elle m'apprenait une partie de son secret, j'en devinais une autre qu'elle n'osait me confier; mais nous reviendrons sur ce sujet dans un instant; occupons nous à présent de ce qui regarde notre ami commun. Je compris, d'après la confidence de ma fille, que j'étais obligé de renoncer à mon ancien projet; mais lié par ma parole, il m'était plus difficile de m'en dégager vis-à-vis de Maurice, sans crédit, sans appui, sans fortune, que vis-à-vis d'un homme, dont l'état et les moyens auraient ôté à mon refus

tout ce qu'il pouvait avoir d'humiliant, par les motifs de vanité qu'il pouvait faire supposer. Cette idée me mettait au désespoir. Jugez de l'excès de ma joie, lorsque j'appris que Maurice n'avait pas des raisons moins fortes que ma fille, de redouter le mariage que je projetais, et que depuis long-tems il avait une inclination secrète. C'est à M. de Versac que j'ai l'obligation de cette heureuse découverte. Et par quel hasard m'en aviez vous fait un mystère, demanda M. Derville à Auguste. Il a pensé, répondit M. de Kersan, que notre réunion serait plus avantageuse à Maurice, et je viens tenter ici quelques démarches en sa faveur. Comment? à Nantes? s'écria M. Derville, —Sans doute, puisque c'est à Nantes que

réside celle qu'il aime si éperdue-ment. Jamais il n'osera déclarer un amour que sa modestie ne lui per-met de regarder que comme un tort. Il existe, j'en conviens, une grande disproportion entre son état et celui de la famille de la jeune personne ; mais la même dispro-portion n'existe-t-elle pas entre son origine et ses sentimens ? d'ailleurs la demande qu'il serait blâmable de hasarder, ne puis-je la faire, moi qui l'avais accepté pour mon gen-dre ? Je ne connais que la vanité qui puisse trouver des obstacles à l'adop-tion d'un homme tel que Maurice. Tout le monde, malheureusement, dit M. Derville, ne partage pas une façon de penser si favorable à notre ami. — Je sais un homme à qui elle n'est pas étrangère, et cet

homme, c'est vous : voilà tout ce qu'il me faut. — Qu'en conclurez-vous dans cette circonstance ? — Que vous lui donnerez la main de Virginie, — Ma fille ? — Ils s'aiment, hésiterez-vous à les unir ! — M. Derville ne s'était pas attendu à cette conclusion. Le saisissement lui ôta d'abord la parole ; il ne concevait pas comment il avait pu ignorer si long-tems cette mutuelle intelligence ; mais le procédé d'Auguste le pénétrait d'admiration. Dès que M de Kersan eut appris cette circonstance qu'Auguste avait eu grand soin de lui cacher, il se jeta à son cou. Excellent jeune homme, lui dit-il, Maurice n'a d'autre avantage sur vous que celui d'avoir été connu le premier de Virginie. Heureuse la femme qui la remplacera !

Que ne puis-je.... Mais j'oublie qu'il ne m'est plus permis de disposer de la main de ma fille. Oui, Monsieur, je vous ai promis l'autre partie de son secret; la voici : Un jeune homme n'a fait que paraître chez moi, et toute ma prévoyance et ma sagesse ont été mises en défaut. Ma fille n'a pu voir, sans en être flatté, les soins qu'il prenait de lui plaire. J'ai voulu arrêter le mal dans son principe. Vaine espérance ! l'amour a triomphé de mes efforts, et je cède enfin avec d'autant plus de plaisir, que ce jeune homme est votre fils. Ne nous opposons pas, croyez-moi, à leur bonheur, et qu'un double mariage en nous assurant des droits à leur reconnaissance, soit le premier lien de l'amitié qui doit à l'avenir exister entre

nous. En parlant ainsi, il serrait la main de M. Derville, et attendait sa réponse avec autant d'impatience que d'inquiétude.

Je dois tout à Maurice, dit M. Derville; et si la vanité était capable d'arrêter les effets de ma reconnaissance, c'est ici qu'il me serait plus facile de me défendre de ses accès. Cette maison, en me rappelant mon origine, fait disparaître la prétendue distance qui me sépare de Maurice. J'accepte donc votre proposition, et je sens qu'il m'aura beaucoup moins d'obligation qu'à vous et à ce généreux jeune homme. Madame Derville fut appelée, et l'on pense bien qu'elle ratifia sans difficulté un mariage qui n'en présentait aucune à ses yeux, puisqu'il avait l'agrément de sa fille.

Il restait encore à en instruire ceux qui y étaient le plus intéressés. Ils étaient dans le salon, bien éloignés de se douter de ce qui arrivait, et pourtant dans la plus grande inquiétude. Adolphe avait appris qu'Auguste n'était pas venu seul. Maurice et Virginie étaient en proie à la plus vive agitation, et n'osaient se la communiquer. Ils pensaient que l'on réglait vraisemblablement la stipulation des articles du contrat. Cette conjecture avait acquis encore plus de force par le message fait à madame Derville, pour la prier de passer dans le cabinet de son mari. Ils se livraient à leurs craintes, et gardaient le plus profond silence, lorsque M. Derville entra, suivi de sa femme et d'Auguste. M. de Kersan

était à quelques pas derrière eux. Dès que Maurice l'aperçut, il jeta un cri de surprise, et fut bientôt dans ses bras. Voilà de belles démonstrations, dit M. de Kersan, elles coûtent moins que l'amitié? Et sûrement, ajouta-t-il en remarquant l'embarras de Maurice, ne faut-il pas que je vous remercie de la confiance que vous m'avez témoignée. Vous avez pensé causer une jolie méprise. Heureusement tout le monde n'est pas aussi discret que vous, et l'on sait à présent l'objet de votre amour. Rendez donc grace à Auguste, c'est à lui que vous êtes redevable de ma visite, et de la nouvelle que je vous apporte que rien ne s'oppose plus à votre mariage. Maurice, loin d'être rassuré par cette dernière phrase,

croyait qu'elle avait trait à la fille de M. de Kersan. Celui-ci le tira d'erreur en ajoutant : rien ne change pour vous que votre beau-père. M. Derville a des titres plus anciens que les miens, et il ne me laisse que le titre de votre ami. Maurice, à ces mots, n'eut la force de remercier ni M. de Kersan, ni M. Derville. Son premier mouvement fut pour Auguste. Il était le véritable auteur de cet heureux événement. Il le mouilla de ses larmes, sans pouvoir lui parler, et ses embrassemens exprimèrent mieux que tout ce qu'il aurait pu dire, les regrets que lui faisait éprouver sa conduite envers lui. Virginie, heureuse et tremblante, leva les yeux un moment, et les fixa non sur Maurice, mais sur Auguste. L'expression la plus tendre

de la reconnaissance et de l'amitié fut la récompense de la générosité de ce jeune homme, et l'aveu de l'amour qu'elle avait pour Maurice.

Tandis que cette scène portait l'attendrissement dans tous les cœurs, une seule personne paraissait prendre une part médiocre à la joie générale. C'etait Adolphe : le spectacle qu'il avait sous les yeux le ramenait à un retour affligeant sur sa position, et le plongeait dans une sombre mélancolie. M. Derville s'en aperçut, et la dissipa d'un seul mot. Mon fils, dit-il, ai-je trop présumé de votre amitié pour Maurice, en vous engageant, sans vous avoir consulté, à payer sa dette vis-à-vis de M. de Kersan. Aura-t-il le malheur d'essuyer deux refus! Il est

aisé de deviner la réponse et la joie d'Adolphe.

Peu de jours après, l'arrivée de Thomas et de sa femme complétèrent le bonheur qui commençait à luire dans la maison de Nantes. On n'attendait qu'eux pour la célébration d'un mariage qui comblât les vœux de la famille Derville. Elle se transporta à Brest aussitôt après ; et l'union d'Adolphe avec mademoiselle de Kersan établit entre les deux familles un lien que le tems et l'amitié ne firent que resserrer.

Quant à Auguste, heureux du bonheur de ses amis, il trouva une consolation dans leur reconnaissance, et sur-tout dans l'attachement que lui témoignait Virginie. Aucune considération ne contraignait plus l'expression de ce nouveau sentiment

que fortifiait l'amour même qu'elle avait pour son mari. Madame de Versac ne prit pas son parti avec autant de courage que son fils; elle n'avait pas comme lui la satisfaction qui récompense une bonne action. Auguste consentit bien à la rejoindre; mais tous les ans il allait passer la plus grande partie de la belle saison avec ses amis. M. Derville avait acheté une terre aux environs de Nantes, et les deux familles réunies prirent insensiblement l'habitude de partager leur résidence entre cette habitation et celle de M. de Kersan. Dubreuil et sa femme venaient aussi de tems en tems respirer dans cette retraite l'air pur de l'amitié; et M. de Kersan ne voulant plus exposer sa tranquillité aux caprices de la fortune, abandonna

tout - à - fait le commerce. Il eut un petit-fils auquel on donna le nom de Guillaume, et qui lui fit en quelque sorte retrouver celui qui faisait depuis si long - tems l'objet de ses regrets.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume

Fin de la Table.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

